N° 138.

4.

THÈSE

SUR

LES PRINCIPES MÉTAPHYSIQUES

DES SCIENCES NATURELLES,

ET EN PARTICULIER

DE LA MÉDECINE.

TRIBUT ACADÉMIQUE

PRÉSENTÉ ET PUBLIQUEMENT SOUTENU A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 21 NOVEMBRE 1840,

PAR M. SALES GIRONS,

DE ST-GIRONS (ARRIÈGE),

Membre de l'Institut historique de France,

pour obtenir le titre de docteur en médecine.



Montpellier,

DE L'IMPRIMERIE D'ISIDORE TOURNEL AÎNÉ ET GROLLIER,
RUE FOURNARIÉ.

1840.

Faculté de Médecine de Montpellier.

PROFESSEURS.

Messieurs :

CAIZERGUES, Doy.
BROUSSONNET.
LORDAT, *Exam.*
DELILE, *Sup.*
LALLEMAND.
DUPORTAL.
DUBRUEIL.
DELMAS.
GOLFIN.
RIBES.
RECH.
SERRE.
BÉRARD.
RÉNÉ.
D'AMADOR, Président.
ESTOR.
BOUISSON.

PROFESSEUR HONORAIRE.

M. Aug.-Pyr. DE CANDOLLE.

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

Messieurs :

VIGUIER.
BERTIN.
BATIGNE.
DELMAS fils.
VAILHÉ.
BROUSSONNET fils.
TOUCHY, *Exam.*
JAUMES, *Suppléant.*
POUJOL.
TRINQUIER, *Examin.*
LAFOSSE.
FRANC.
JALAGUIER.
BORIES.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A Monsieur

V. COUSIN.

SALES GIRONS.

THÈSE

SUR

LES PRINCIPES MÉTAPHYSIQUES DES SCIENCES NATURELLES.

ET

EN PARTICULIER DE LA MÉDECINE.

> Le vide absolu et le solide absolu (l'atome) sont dans la science naturelle à peu près ce que le basard et le destin sont dans la philosophie : une barrière établie contre le règne de la raison, pour que la fiction se mette à sa place.
>
> KANT, *Princip. Métaph. des sciences nat.*

I.

PRÉPARATION.

VENIR dire par devant l'École de Montpellier que la philosophie est la condition fondamentale de la science, c'est ignorer sa gloire parmi toutes les autres Écoles ; pour moi, qui l'ai choisie pour lui soumettre une idée philosophique et faire de son jugement un titre de ma vie, ce serait inconséquent.

Et pourtant, je viens lui répéter ce que plusieurs de ses membres ont déjà dit : que la science naturelle est pleine de lacunes, que la physique se pare d'un orgueil qui lui sied mal, que la physiologie semble faire des progrès, mais que ce sont des leures qui ne trompent que les commençants; que l'embarras des principes se perpétue en grandissant sur les conséquences, que l'expérience, enfin, n'est pas une vérité, et qu'elle enveloppe, à son insçu, un mystère antipathique dans son axiome fondamental.

Pour la rétablir donc avec tous ses droits sur son antique domaine, telle grande autorité présente un moyen qui a pour garant la valeur des siècles (1); telle autre le rejette peut-être pour cette raison, et en présente un nouveau qui n'a guère comblé les espérances qu'il donnait en naissant.

Permettez-moi, Messieurs, de vous en exposer un ; n'en préjugez pas sur l'apparence de l'homme qui vous l'apporte ; l'idée n'est pas de moi, j'attends même de votre approbation, la conviction que je dois m'en faire, pour en justifier ma conscience dans la carrière que vous m'allez ouvrir.

Ce n'est pas faute d'ouvriers, si nous restons

(1) Saint Luc, évangéliste et médecin, a dit : *Le vieux est le meilleur*. Ch. 5, v. 39.

un peu en arrière ; jamais, on peut le dire, autant de spécialités honorables, et sous le rapport du nombre, la France n'est l'inférieure d'aucune nation ; mais l'histoire ne dit pas que ce soit au nombre que l'on doive l'impulsion première ; c'est toujours un seul homme qui la donne pour un siècle, et chaque siècle n'en en pas un.

Il en sera de la science comme d'une mosaïque : supposez que pour chaque fragment il y eût un ouvrier particulier qui n'aurait ni les proportions du sujet, ni les dimensions du cadre, espérez-vous qu'il y a unité ? Ce sera tout au plus l'unité de ce hasard qui, avec les lettres de l'alphabet, aurait fait autrefois l'*Énéide* de Virgile. C'est-à-dire, que nous n'avons que des détails qui ne nous peuvent donner que l'incohérence ; l'ensemble n'est pourtant pas le fait d'une convention préexistante, mais bien un fait de l'entendement humain ; chacun donc pourrait trouver l'unité ; mais alors, si quelqu'un de vous s'est relâché, qu'il revienne à l'origine de sa faiblesse, se range sous la foi de l'École : la philosophie engendre la science, la méthaphysique justifie la physique, et Bacon qui a prophétisé en ces termes : *Post veram physicam inventam, metaphysica nulla erit*, se sera trompé, ce qu'il ne faut jamais reprocher à un grand homme.

Dans ce temps de centralisation absolue, il n'est pas étonnant qu'il y ait eu entraînement;

mais ce qui l'est évidemment, c'est que l'on puisse faire encore une distinction entre Montpellier et Paris ; c'est que vous ayez résisté à l'autocratie de la Capitale ; c'est que vous soyez encore philosophes, quand il ne faut plus être que naturaliste ou physicien pour tout expliquer. Vous avez résisté au 18e siècle et à Broussais ; vous avez la témérité de vouloir vivre d'une vie qui vous soit propre ; on ne vous le pardonnera pas......... Si un jour Paris vous écrase, puissiez-vous vous consoler, en disant comme le roseau de Pascal !

Je vous présente une conception allemande : ce mot me rappelle l'une des questions qu'a proposées l'Académie française ; je n'ai pas de prétention au prix, et cependant je la traite sous le rapport scientifique. Il y a entre nous et les Allemands une différence qui explique assez les avantages qu'ils ont sur nous à cet égard ; ne la cherchons pas à la superficie des choses, elle n'expliquerait que des détails. Nous avons été longtemps les enfants du dogme, et nous sommes devenus, dit-on, les enfants de l'habitude. Les Allemands, depuis Jean Hus, peut-être depuis les Gibelins ; mais assurément depuis Luther, affranchis du dogme, n'ont jamais pu se soumettre à l'habitude. Hommes de pensée, comme

nous sommes hommes d'action, ils ont tout cédé pour cette liberté de conscience que leur a conquis une page du *Servo arbitrio*. Avec mille motifs de faire une révolution, ils ont laissé leurs rois sur leurs trônes héréditaires, et quand la France proclame une république et les *droits de l'homme*, eux discutent d'un successeur au trône de Leibnitz sur la *critique de la raison pure*, et appliquent à l'homme le *devoir absolu* par l'autorité de *la critique de la raison pratique*.

L'Allemand, errant par la pensée ou par l'esprit, peut vivre dans l'esclavage pour son corps : à quoi lui servent les pieds au-delà des besoins du péripatétisme ?

Le Français, impatient du joug politique, vole à travers les constitutions, les régimes et les chartes, et peut rester dix mille ans soumis à l'atome de Démocrite. S'il a ri du Ciel dans une orgie, s'il a brûlé l'évangile, s'il a voulu *écraser l'infâme*, ce n'est que bravade ou fausse honte : le Français, c'est toujours Voltaire, qui, dans le péril, s'écrie : *mon Dieu !* et dans l'obscurité fait peut-être le signe de la croix en souvenir de sa mère qui le lui apprit.

Chez nous, le philosophe de la science a une pudeur particulière; il aime la nouveauté, la poursuit même à travers des moyens peu orthodoxes ; mais la conclusion dernière est-elle contraire à l'enseignement de l'autorité ou du Chris-

tianisme (1), l'auteur s'épouvante, et si l'orgeuil systématique ou l'illusion paternelle prévaut, la doctrine mourra bientôt faute de prosélytes.

Réfléchissez-y; au fond de toutes nos critiques, nous procédons toujours *à posteriori*. Nous avons toujours un patron sur lequel nous mesurons le système, patron autorisé : nous réfutons Descartes, par exemple, en lui demandant ce que deviennent la religion ou le libre arbitre; Bayle lui-même demandera à Malebranche ce que devient par lui l'esprit de l'homme dans Dieu; à Spinosa, ce que devient Dieu dans la substance; de Maistre interrogera Locke (ce philosophe de l'impureté), et lui demandera ce que devient l'expiation et la charité.

Vous le voyez, tous nos patrons régulateurs sont chrétiens, et nous le sommes nous-mêmes de par le lait que nous avons sucé. Et maintenant, en Allemagne, pouvez-vous concevoir que l'on ait jamais, par orthodoxie ou par routine, reproché à Schelling d'avoir frisé le panthéisme de la nature ?

Chacun de nos savants interpellés, pouvait bien répondre : que nous importe, nous sommes des savants; nous partons d'un principe, la logique

(1) Mme de Staël aurait dû saisir cette distinction, elle n'aurait pas été si exclusive. *Il est*, dit-elle, *dans l'esprit de la nation française d'aimer* EN TOUT *l'autorité.*
(3e part., chap. XVI.)

fait les conséquences et la conclusion, et non pas nous. Ainsi répond en effet la science; mais l'Allemagne seule était faite pour adopter ce raisonnement.

Et cette critique, nous nous l'appliquons à nous-mêmes, sans être ni plus corrects ni plus indulgents. Qui n'a pas eu une pensée d'ensemble que la vanité du jeune homme ait enflée jusqu'à l'espérance du système? L'ardeur est grande pendant la course; on n'arrive pas au but préconçu que l'on aime ou que l'on croit irréfragable, on jette la plume. Que de fois, poursuivant une idée de l'homme jusqu'à sa source, j'ai parcouru le champ de l'esprit et j'arrivais au panthéisme; que de fois, en descendant de Dieu à l'homme, je perdais celui-ci et j'arrivais au panthéisme; chaque fois, regrettant ce pauvre *moi*, qui s'annihilait dans cet océan sans limites, puis peut-être me souvenant de l'horreur qu'avait inspirée le génie de Spinosa pour avoir eu la hardiesse de faire de la morale *more geometrico*, je revenais comme un enfant soumis qui se souvient de son catéchisme, et je me reposais instinctivement sous le dogme. C'est le vase qui ne voulait pas devenir le potier. Nous ne voudrions pas être le roi, mais nous voudrions être rois. Pour être Dieu même, je voudrais encore être *moi*. Cet orgueil doit envelopper quelque grande vérité, sans doute ma liberté; la LIBERTÉ DE L'HOMME.

Nous ne sommes pas des savants quand même, comme les Allemands; nous ne faisons pas de la science pour la science comme eux. Nous voulons bien partir et voyager à travers des espaces inconnus; mais comme Colomb, nous savons la terre où nous devons aborder. Qu'importe à l'enfant égaré par quel chemin on le reconduise, pourvu qu'il arrive à sa mère!

Ainsi des savants en France; je sais bien qu'un grand nombre d'entre eux ne sentent pas le besoin des sources ou des limites, ce n'est pas de ceux-là que je parle.

Chez nous la vieille science devient conscience.

Il y a loin du temps où nous voulions qu'on pût dire saint Platon. Voilà pourtant l'expression profonde de notre caractère. Nous avons fini par sanctifier tout ce qui pouvait s'accorder avec la religion chrétienne : régulatrice dans le présent et l'avenir, elle devait aussi justifier l'antiquité; parmi tout ce qu'on put lui faire protéger, se trouva l'*atome* de l'école ionique et l'harmonie des nombres de l'école d'Italie : deux antipathies que l'on crut pouvoir concilier pour en construire le monde de la matière.

Mais comment comprendre que l'atome passe intact à travers tout le Christianisme pour arriver jusqu'à nous dans sa pureté native? Avoir duré jusque-là, cela semble un brevet d'immortalité. Berkeley, l'évêque de Cloyne, ce penseur profond,

l'anéantit avec toute la matière ; Locke reste confondu, et le vainqueur se croit orthodoxe.

Pour expliquer ce miracle, il faut se souvenir qu'avec le Christianisme, puis sous son ombre, passait une science dont tous les principes étaient payens, comme toutes les églises étaient des temples. Consultez les Saints Pères ; ils sont tous philosophes et savants, issus ou empreints du platonisme ou du néoplatonisme. Cette science, qui portait l'atome dans son sein, était si distincte de l'église jusqu'au 11e siècle, qu'Abélard encourut en partie les violences de saint Bernard, pour en avoir proposé l'alliance. Voilà comment se sauva l'atome : intrus en quelque sorte du Christianisme, nous le crûmes admis ; chaque siècle de plus lui fit un titre de plus ; Descartes lui-même le respecta.

Or, les Allemands qui ne sont tenus à rien respecter au-dessous de Dieu, ont attaqué l'atome dans son antique conception ; le trouvant partout comme un obstacle ou plutôt comme une impossibilité, il l'ont effacé de partout, non pas pour le nier comme matière, mais pour le reconstruire, comme ils disent eux.

Les découvertes systématiques nous font ordinairement l'effet du mot de l'énigme que nous aurions eu l'amour-propre de vouloir trouver nous-mêmes. Comment n'y avions-nous pas pensé? C'est que vraiment l'atome était encore bien moins dogma-

tique que le système de Ptolémée, qui a dû céder devant celui de Copernic.

Tant il est vrai que chez nous la vieille science devient conscience ; nous verrons plus loin que l'erreur, que j'appellerai *matériante*, semble une connaissance innée.

Voilà ce que nous devons à nos voisins d'outre-Rhin. Pour avoir été tant de fois premiers dans la science, nous ne devons pas leur envier leur liberté au prix qu'elle leur coûte ; épurons seulement notre soumission et reconnaissons que nous prenons quelquefois l'habitude pour de l'autorité supérieure.

L'empirisme en médecine ! Le mot peut nous déplaire ; mais la chose est selon nous, et ceux qui sont le moins empiriques lui ont sacrifié bien souvent à leur insçu.

Hippocrate, dont la sagesse a été vérifiée par des siècles, est arrivé à une valeur dogmatique : c'est une autre religion. Que Winkellmann, Lessing, Châteaubriant nous disent *beau comme l'antique*, cela regarde l'art. N'aurions-nous pas dit trop longtemps *vrai comme l'antique?* Je m'adresse à la science.

Je ne vante pas les Allemands pour leur indépendance, je les admire pour la gloire qu'ils acquièrent par le travail incessant de la pensée ; je ne leur fais pas un mérite de leur hardiesse à tout attaquer, mais de leur persévérance à tout braver.

pour le but. Il faut reconnaître que nous sommes légers à côté de ces colosses de réflexion. Ils nous reprochent à bon droit notre confiance dans ce savoir à bon marché que nous décorons illusoirement du nom de science expérimentale. Car eux seuls ont les titres de l'expérience. En science de l'entendement humain, ils ont *la proposition synthétique à priori*, qui justifie les sens et même les mathématiques, qui en avaient besoin à notre grand étonnement(1). En science morale, ils ont effacé le sentiment et constitué le *moi* dans sa véritable indépendance : l'homme a sa loi dans L'IMPÉRATIF CATÉGORIQUE(2), et la vie sociale ou relative en a été faite une vérité. En science naturelle, ils ont reconstruit la matière insaisissable à l'expérience, avec des forces naturelles que nous pouvons connaître et calculer (3); par eux enfin, l'*idée*, mot vide de réalité, a sa valeur fondée, incontestable; pour eux seuls, la nature n'est pas Dieu ni un vain nom.

Les Allemands, Messieurs, étaient incapables de se reposer, comme nous, pendant plus d'un siècle sur une erreur comme sur un fondement inébranlable, ou de baser la science sur une ignorance, l'atome, ou le solide absolu; sur ce pré-

(1) Critique de la raison pure (Kant).

(2) Raison pratique *(idem)*.

(3) Métaphysique des sciences naturelles *(idem)*.

texte futile, ne serait-il pas faux que *l'atome*, que nous ne voyons pas, *est commode pour l'explication des phénomènes en physique* (1) et sans doute aussi en physiologie.

Mon ambition sera comblée, si, sur mon admiration et sur l'espérance du butin que je lui donne, l'élève prend le désir de connaître cette série de découvertes métaphysiques ; si surtout je pouvais convaincre notre science sans l'humilier, que l'illusion ne lui est plus permise ; qu'il y a déjà bien longtemps de nous à Leibnitz, et qu'elle n'est plus excusable d'avoir si peu ou si mal étudié la *Monade*, première tentative, mais bien vague description du monde que l'on allait découvrir.

Il est un criterium *à posteriori*, il est vrai, qui peut nous donner la mesure de ce que vaut une hypothèse, un système, une doctrine, et d'avance nous justifier d'en avoir entrepris l'étude, ou de nous y être livrés ; il ne faut que savoir, ou pouvoir déduire ce que devient l'homme dans ce système ; je ne veux pas dire l'auteur, car on peut très bien, comme Helvétius, écrire un livre qui soit la honte du cœur humain, et être bon fils, bon père ; tous les auteurs de systèmes ne sont pas si conséquents que Cardan (2) ni que

(1) Pouillet, *Physique*.

(2) Cardan avait prédit qu'il mourrait à 49 ans, on dit qu'il se tua à cet âge.

Brown, qui mourut ivre. Je veux dire l'homme en général.

Y conserve-t-il sa grandeur sans orgueil, son humilité sans honte, sa spontanéité pure, sa puissance spirituelle sur la nature et ses penchants, tous ses mérites sans vanité? Y est-il capable de vertu en morale, de vérité en science? Vous pouvez vous lancer sans crainte de mal ou de repentir. Tout principe dont le développement logique conduit là, a sa garantie suffisante, et son étude promet de bons fruits. Or, je vous le dis, jamais l'homme, comme intelligence, n'avait eu tant de gloire; jamais l'homme, comme volonté, n'avait eu un si magnifique empire; jamais le *moi* humain n'avait été si loin chercher les bornes de sa grandeur; jamais sa liberté n'avait été aussi vaste, jamais non plus sa dépendance n'avait été plus profonde; l'homme, comme être intelligent et libre, va se soumettre à l'intelligence infinie et au devoir absolu. Voilà la philosophie allemande et ce qu'elle nous enseignera si nous l'aimons avec toutes ses difficultés; aussi, l'auteur y est ce qu'il dit, ce qu'il enseigne aux autres, ce qu'il a trouvé vrai. Un jour Fichte parlait, du haut de la chaire, de vertu et de volonté; il s'interrompt tout à coup : *Nous reprendrons*, dit-il, *quand nous serons libres, allons!* il ceignit l'épée et alla combattre pour sa patrie. Ici l'homme n'est jamais au-dessus de l'enseignement, mais

toujours au-dessous, comme dans le christianisme.

Et maintenant faites l'épreuve du *criterium* que je viens de vous apprendre sur la philosophie du dix-huitième siècle; ne vous arrêtez pas à Condillac, l'honnête homme n'eut pas le courage des conséquences, comme il avait eu la hardiesse des principes : il trouva le mal moral et le libre arbitre comme un prêtre, et non pas un vrai descendant de Locke, dont cependant il avait retranché la réflexion comme superflue; il nous faut des hommes plus éhontés, la logique en sera plus indépendante; ils soupent chez le baron d'Holbach...

Siècle d'ignorance et d'impiété, d'où va sortir l'homme avec ses droits, tribunal aveugle qui s'institue sans autre autorité que la sienne, comparaît lui-même à lui-même, et, dans son orgueil, se condamne à la honte..... *L'homme machine.*

Ici l'homme n'est jamais au-dessous de l'enseignement, mais toujours au-dessus; Lamétrie valait mieux qu'une *machine*, et Helvétius plus que son *homme.*

La religion humiliait l'homme, cette philosophie la nie pour avoir le droit de l'avilir; racheté par le sang du Fils de Dieu, voilà son prix; et voilà aussi ce qui fait dire à cette philosophie du désespoir : *Atome boueux, globule enflé de vanité, et que la chute du haut de sa petitesse fait rentrer au néant.*

Laissons la religion de peur que nos parallèles ne l'indignent, et revenons à la science.

Mais où est l'homme d'Ézéchiel et de Saint Augustin, *cet ange du Seigneur*; où est l'homme de Pascal, *qui est immensément plus grand que l'homme;* où est l'homme de Leibnitz, *cet esprit qui est un abîme où il peut se consumer lui-même;* où est l'homme de Jean-Jacques et de Kant, *qui a par-dessus l'ange le mérite de pouvoir faillir;* où est l'homme de l'ancienne médecine, *qui peut mourir de sagesse, est etiam morbus* (1) *per sapientiam mori;* où est seulement l'homme du serment que je vais prononcer?

Il a disparu par la science, il reviendra par la science; l'homme qui la fait en est fait à son tour. Soyons justes, et reconnaissons qu'il avait disparu par nous, pour avoir voulu imiter les Anglais; il peut revenir par nous, si nous voulons retourner à notre école et imiter les philosophes allemands. Que la médecine vérifie elle-même mes paroles sur ces deux noms :

J. Brown et Tiedmann.

L'irritabilité pour le premier, c'est la puissance extérieure des éléments et des esprits sur l'homme; c'est le pouvoir de subir et de succomber, s'il n'y a pas contradiction dans les termes.

(1) *Est morbus* indique une réaction; *per sapientiam mori*, dit la science qui a précédé.

Irritabilité pour Tiedmann, c'est le pouvoir de réagir contre les influences du dehors et de les soumettre.

Ainsi, vous le voyez, pour l'un, une servitude; pour l'autre, un vrai pouvoir : déduisez-en la valeur de la créature humaine dans les deux systèmes, et *à posteriori* la valeur de chacun d'eux.

Ne pardonneriez-vous pas, Messieurs, à celui qui viendrait vous dire : il faut que le temps soit d'un témoignage bien imposant, et que l'habitude, qui est sa fille chérie, soit une de ces erreurs qui nous accompagnent dans la vie, pour que nous ayons par intervalle à rougir de notre apathie? ou bien encore : il faut que nos sens nous soient imposés comme moyens d'ignorance, et que la matière, de tout temps maudite par la religion, apporte toujours avec elle sa cause de mensonge? Cette molécule brute, si évidente et si chère pour les uns, si douteuse et si introuvable pour les autres, dont l'affirmation ici fait la base d'un systéme, dont la négation fait là le principe d'un autre système; cette molécule, dis-je, que restera-t-elle pour nous? Voilà la question que je me pose à moi-même, pour avoir le droit de la résoudre devant vous avec des secours étrangers, vous le savez.

Remontez par l'histoire, ou bien par l'entendement, à la source de toutes les difficultés scientifiques, et vous trouverez qu'elle est unique : l'esprit et la matière sont en communication. C'est un fait hors de doute, s'il y a matière et esprit ; mais quels sont ces rapports et comment sont-ils possibles? Voilà la mère-difficulté, voilà aussi l'arène dans laquelle viennent s'exercer les génies qui font époque.

C'est tellement la clef de toutes les solutions, que quelques-uns, éprouvant un si grand obstacle au contact de deux choses si hétérogènes, arrivaient jusqu'à croire à l'impossibilité, et alors il ne restait plus que le parti de nier l'un ou l'autre des deux termes, et ils devenaient spiritualistes purs : ils sont tous compris entre Berkeley et Jacob Bœmh, entre la raison et la vision ; il n'y a pas lieu à associer ; il n'existe qu'*esprit*. Les autres devenaient matérialiste purs ; ils sont tous compris entre Locke et d'Holbach, entre la bonne foi et l'impudence en philosiphie ; entre Hoffmann et Cabanis, en médecine ; pour ceux-ci, il n'y aura pas non plus lieu d'association, il n'existe que matière et propriétés de la matière.

Mais laissons les systèmes exclusifs : deux explications du fait qui nous occupe sont devenues classiques ; un philosophe moderne les a définis

en deux mots, et en a déterminé la valeur (1) : pour Leibnitz (l'harmonie préétablie), *Dieu intervint*; pour Descartes (causes occasionnelles), *Dieu intervient*. Or, partout où vous verrez intervenir la Divinité, vous pouvez dire que le mystère répond à la raison, que la foi s'introduit dans la science, c'est-à-dire, qu'il y a place pour de nouvelles explications ; je vous en apporte une, et si vous y avez pensé, vous pouvez déjà prévoir que si je n'efface pas l'un des deux termes, il faut au moins que je lui donne une autre composition, et c'est la matière qui doit la subir. Qu'est-ce donc que la matière ?

Ne cherchez pas à ce sujet le progrès dans la conception de la matière, depuis Démocrite, l'atome brut ou le solide absolu est une vérité d'axiome scientifique ; il n'en sera rien modifié ni par Épicure, ni par Bacon, ni par Descartes, ni par Berzélius ; la matière est une aggrégation d'atomes séparés l'un de l'autre par des vides : atome vérité, vide vérité ; n'allez pas au-delà, la conception est donnée, et si irréfragablement admise, qu'il semble que nous naissons avec elle, ce qui m'a fait dire naguères, que l'erreur *matériante* nous semble une connaissance innée. S'il y reste des difficultés, dit-on, elles sont

(1) Voir *Philosophie* de Jouffroy.

indépendantes de la conception qui est vraie, et l'on aurait avoué plus volontiers qu'il y avait *impossibilité* ou mystère, que nécessité de la retoucher ou même de l'essayer, et même il était plus facile de nier la matière que de la modifier.

Dans cette revue des Écoles, j'ai omis de vous signaler l'opinion d'une famille de philosophes qui touche de près aux spiritualistes; on peut les apples *harmonistes*; ils reconnaissent Pythagore pour père. Ils définiront le monde une *harmonie de nombres*, dont l'atome ne doit représenter autre chose que l'unité. Si Leibnitz n'avait pas ajouté à sa *Monade*, *l'activité réceptive* dont il est l'inventeur, il eût pu être compris dans leur rang. Ceux-ci, selon nous, n'avaient qu'un pas à faire pour pénétrer le mystère.

Ne l'oublions pas, le difficile en métaphysique était de savoir comment l'esprit peut diriger le corps, et en physique, comment la force peut avoir prise sur la matière brute.

Spiritualistes purs, matérialistes absolus, modérés, harmonistes; malgré tant de travaux, la question est encore pendante, et n'allez pas croire que l'impossible ou le mystérieux se vienne de révéler de nos jours; les Anciens s'y étaient souvent heurtés : Platon ne comprend pas comment les types de l'entendement divin pouvaient opérer sur la matière inerte; Aristote ne concevait pas comment la υλη ou le *substratum* matériel pouvait

être accessible à la force. Vingt siècles plus tard, Leibnitz répétera l'*e pur si muove* de la physique, et pourtant, *il y a quelque chose de métaphysique dans le fait d'une pierre lancée dans l'air*, et la science, dite expérimentale, parce qu'elle nie la métaphysique, aurait-elle pu se douter que celle-ci renverserait son édifice bâti sur l'illusion, et le fonderait, en effet, en remplaçant le solide absolu par un équilibre de deux forces?

Quel est donc l'homme audacieux qui va citer par-devant lui le passé et le présent, et lui imposer pour l'avenir une conception non-seulement modifiée, mais nouvelle et destructive de l'autre. Vous le savez : c'est Kant. S'agit-il d'un pressentiment de rénovation ? je nomme Leibnitz ; s'agit-il d'une constitution ? je nomme Kant ; l'un est la limite de l'autre : Kant devait naître à Leibnitz, Leibnitz devait mourir à Kant, et la révolution scientifique allemande, comme la révolution politique de France, se termine en 1804, si vraiment les révolutions se terminent en ce monde.

II.

EXPOSITION.

Ici, comme dit Rousseau, je ne saurais pas être clair pour celui qui ne sait pas être attentif.

Rappelez-vous le cri prophétique de Leibnitz : en 1787 parut un livre de Kant, ayant pour titre : *Principes métaphysiques des sciences naturelles*. Ne vous ai-je pas dit que ces deux hommes sont le complément l'un de l'autre.

C'est dans ce livre que Kant, comme il le dit lui-même, reconstruit la matière ; vous savez déjà que le vide absolu et l'atome sont un obstacle au règne de la raison. Il passe en revue les propriétés ; déjà les Cartésiens n'avaient laissé que l'*étendue* ; Berkeley avait démontré que nous la faisons nous-mêmes, et qu'elle ne mérite ni le nom de propriété, ni celui de forme de la matière, mais bien celui d'illusion. Kant revient sur l'impénétrabilité, qui n'est plus une propriété pour personne, mais bien la définition de la matière, et rien de plus (1), le synonyme de *solide absolu*, qu'il appelle une fiction, ainsi que le *vide absolu*, et définit la matière, « le mobile en tant qu'il remplit un espace ; mais, ajoute-t-il,

(1) Pouillet, *Phys.*

remplir un espace, c'est résister à un autre mobile qui, par son mouvement, cherche à pénétrer le susdit espace ; donc, un espace n'est pas rempli par une masse de matière brute, mais par la force en mouvement. C'est la force expensive qui seule se répandrait à l'infini et ne remplirait aucun espace déterminé ; reconnaissez la force de contraction et d'attraction qui, agissant en sens inverse de la force d'expansion, la contraint par chacune de ses parties à occuper un espace délimité, et vous avez le phénomène matière, qui n'est plus une substance en soi brute et inerte, mais l'expression visible des deux forces dans leur état de balancement ».

Je n'ose pas nommer ce grand physicien qui a dit que le globe terrestre peut être ramené à une sphère de trois pieds de diamètre ; pourquoi pas à deux, à un, ou à moins encore ? Ne définissons-nous pas, en effet, le solide en physique, de telle sorte qu'il ne faut que des moyens d'augmenter la contraction et de diminuer l'expansion pour réduire le solide ? La définition admet-elle donc un terme où l'une ou l'autre n'aient plus d'effet ? Et lorsque l'expansion serait absolue ou seule, à quoi se réduirait le solide absolu et le vide absolu ? Lorsque la contraction serait seule, à quoi se réduiraient-ils encore ? Entre ces deux extrêmes de l'unique existence de ces deux forces, il doit y avoir un état de balancement et non pas d'équilibre

stable. Voilà, nous le répétons, le phénomène de la matière qui apparaît.

Et maintenant, sans nous compromettre, ne pouvons-nous pas dire que, s'il existe réellement un *substratum* à ces forces, c'est tout juste ce dont l'expérience ne peut point connaître ; qu'elle l'admet les yeux fermés, elle qui avait cru qu'il ne fallait, pour en démontrer l'existence, qu'avoir les yeux ouverts. Puis, nous revenons au mystère : Comment la force a-t-elle prise sur ce *substratum ?* Et puis tout ce qui s'ensuit.

L'effet d'un corps sur un autre, est-ce autre chose pour nous que l'effet d'une force sur une force ? Si donc il n'existe que de pareils effets, qu'allons-nous prendre embarras de matière brute et d'inertie (cette autre lumineuse supposition) ?

Ainsi fut détrôné par le dynamisme, dont Kant est le vrai fondateur, l'atomisme, après un règne dont la durée et le calme seront incroyables.

Malgré le titre de son ouvrage, Kant n'atteignit que la physique. Comme Descartes, il s'exposait à ne reconnaître que des atomes identiques, car la différence *qualitative* de la matière était laissée sans explication ; il n'avait fait que poser les règles principales du dynamisme général, sans porter son attention sur les autres procédés de la nature ; avec ces deux forces, il restait impuissant pour rendre raison du procédé chimique, du procédé organique et surtout des phénomènes de la vie :

peut-être même ne s'aperçut-il pas que le mouvement élliptique de notre système solaire ne pouvait pas être pleinement expliqué avec l'attraction et la répulsion (1). La force exentrique et la force concentrique ne suffisent pas en effet ; il fallait une autre force qui ramenât l'équilibre, quand, dans l'aphélie, la prépondérance appartient à la première, c'est-à-dire, à la force exentrique, et que dans le perihélie, ou en hiver, elle appartient à la seconde, c'est-à-dire, à la force concentrique; le fondateur avait donc à reconnaître la force de *rotation*.

Schelling, grand poëte et grand philosophe, entreprend de combler les vides de cette découverte ; moins sévère que son maître, qui n'avait jamais dépassé l'affirmation du phénomène, lui, le reconnaît et le proclame l'expression de l'être intime : des phénomènes extérieurs, il conclut l'être *nature ;* des phénomènes intellectuels, il conclut l'*esprit ;* de ce que l'univers est partout constitué d'après les mêmes lois, il conclut que la nature et l'esprit se peuvent expliquer l'un par l'autre, et que, comme les deux lignes d'un angle très aigu, ces deux êtres vont se résoudre dans la grande

(1) Schelling et Baader avaient dit qu'il fallait, pour la formation du corps, une troisième force qui unît les deux ; ils trouvèrent aussi l'astronomie en défaut. Hegel le prouva.

unité de *l'être absolu*. La vie, dont un principe vital particulier, soit *le principe sceptique* de Barthez, ne pouvait rendre aucun compte, fut le fait d'une harmonie de forces opposées qui, tendant au même but, se créent les organes correspondants comme instruments ou moyens, et constituent ainsi l'organisme. La vie ne put appartenir en propre à un individu, elle était universelle et s'individualisait elle-même dans un être selon les degrés de sa réceptivité ; il y eut donc une *ame générale du monde*, qui liait toute la nature dans un organisme universel, et voilà le principe ou la source de la vie particulière. C'était renouveler le MACROCOSME de Paracelse. La différence *qualitative* de la matière eut pour cause l'essence différente des forces, et l'état de cohésion dépendit des différents degrés de leur union ou de leur opposition.

Et ce mot NATURE, qui pour les grands philosophes médecins n'avait été qu'un principe scientifique ou sceptique, et pour les petits qu'un vain mot dont l'ignorance pouvait user et abuser, comme fit le 18e siècle, devint ainsi le nom d'un être par qui prenaient un sens tous ces autres mots isolés ou mystérieux *d'attraction, répulsion, affinité, force vitale*, etc. La nature n'est plus une masse de matière inerte, elle est un être vivant qui doit avoir l'intelligence de sa vie ; l'animal qui vit dans son sein reçoit de cette intelligence, « qui

tend à la coordination universelle », *l'instinct*, ou l'impulsion fatale avec laquelle il exécute sa vie particulière.

Descartes, qui était parti de la négation de l'espace, comme être *en soi*, ne le voyant jamais que comme attribut de la matière, pouvait nier qu'il y eût un espace vide ; d'un autre côté, l'atome brut lui nuisait beaucoup ; s'il avait pu le composer de forces, il eût été évident qu'il n'est pas d'espace qui ne soit rempli par des forces en mouvement. Pour nous, l'espace est la la forme la matière ; or, *la matière est l'expression visible de la permanence ou de la continuité des forces de la nature*. Donc, la nature exprime la permanence de son être par l'espace, *ou l'espace est la forme de la permanence de la nature*.

Mais outre que la nature est permanente, elle est encore *changeante*. Le temps est donc *la forme de la succession des états de la nature*.

« Le temps et l'espace combinés forment le mouvement. »

Nous avons jusqu'ici reconstruit la matière avec un balancement de forces opposées. Nous avons animé la nature et lui avons donné l'intelligence de son être.

Quant aux fluides impondérables : le calorique, la lumière et l'électricité, on s'accorde à ne les regarder que comme des multiplicateurs des forces de la nature ; on ne les voit point produire des

effets s'ils n'agissent déjà sur des forces existantes et reconnues. Ils ne sont pas même une matière subtile ni à peser.

La nature a une échelle de procédés distincts, par lesquels elle passe pour constituer son organisme universel.

Nous n'avons vu, par Kant, que le procédé dynamique dans sa plus grande généralité ; il nous reste à voir, par Schelling, la coordination complète de tous les procédés qui élèvent la nature au grade d'être *en soi* et *pour soi*. C'est là son plus beau titre à la gloire.

Reprenant le travail de Kant, Schelling trouve qu'il manque une force d'union entre l'expansion et la contraction, pour la manifestation matérielle, et crée la force de rotation entre la centripète et la centrifuge, pour expliquer la gravitation elliptique de notre système planétaire.

Voilà pour le procédé dynamique simple.

Procédé chimique.

Ici Schelling reconnaît *l'affinité* comme une force qui, à elle seule, constitue ce procédé, bien entendu qu'elle agit sur les forces mécaniques qu'elle modifie, et qu'elle n'opère jamais que sur la matière ; le caractère propre de son action est la *combinaison binaire*, comme l'a démontré Berzélius, et la figure des produits est celle que peuvent engendrer les lignes géométriques du plus bas degré. Ici, la nature travaille à une

œuvre d'un degré supérieur à l'œuvre de l'attraction ; mais voilà ce que l'on rejette, et partant les cristaux ont-ils une vie propre ? D'un côté, on répond en affirmant ; d'un autre, en niant. C'est que pour la leur attribuer, il faut, ce semble, porter un rude coup à la philosophie du sens commun ; on dira donc qu'ils participent seulement à la vie de la nature, comme les dents et les os participent à la vie de l'animal ; cette analogie est suffisante ; d'ailleurs, ne pouvant leur concevoir ni une naissance, ni une mort, ni génération, ni sommeil, ni veille, on ne peut leur accorder la vie. De l'autre côté, des hommes qui définissent la vie, le pouvoir de tranformer les influences extérieures selon un caractère propre et particulier, la reconnaissent par conséquent dans les cristaux ; il faut, disent-ils, que l'affinité ait un sens et soit une force à part. L'attraction même électrico-positive (1) ne suffit pas si l'on ne l'appelle *attraction élective*, ce qui revient à l'affinité. Je sais bien que Berzélius l'a reléguée aux temps de la folie des hermétiques ; mais déjà M. Dumas, dans un moment d'oubli ou de désobéissance, a laissé échapper le mot *tendance* (2), *qui ne s'exerce qu'entre molécules dissemblables*. C'est vouloir être conséquent comme les enfants ; et pour le dire une

(1) Voy. Dumas, *Introd.*, 59.

(2) Voy. Dumas, *ibid.*, 53.

fois, c'est le défaut de tous les systématiques qui ont voulu expliquer les divers degrés de la nature avec des forces inférieures à celles qui leur sont propres. L'évidence leur arrache une épithète que les successeurs ne comprennent pas. Hoffmann le mécanicien, définira l'organisme une *mécanique* SUPÉRIEURE ; tel autre physiologiste physicien dira que la circulation est une *hydraulique supérieure ;* Broussais dira, avec les chimistes, que la digestion et la sanguification est une *chimie vivante ;* tel autre, musicien, dira que le larynx est un *instrument vivant ;* tel opticien, que l'œil est un télescope *vivant ;* tel galvaniste, que le cervelet est une pile d'un ordre supérieur ; tel fluidiste, que la vie est une *impondérable biotique ;* Lamétrie nous aurait peut-être accordé qu'il était une plante *distinguée.* Ainsi, M. Dumas serait capable de nous avouer que la combinaison est le fait d'une *attraction singulière*, précédée sans doute d'une tendance entre molécules *dissemblables.* Eh ! qu'y a-t-il donc de plus difficile pour un vrai philosophe à admettre l'affinité que l'attraction pure ? C'est que le naturaliste qui prononce le mot *force*, s'arrête là comme un écolier, que l'on étonne ensuite si on lui demande, comme dans la grammaire de Lhomond, *attraction de qui, de quoi ?* Puis, c'est devenu une prétention de s'avilir savamment. Voulez-vous que je vous rappelle comment Raspail définit la volonté, la vertu, la conscience ? *Une combinaison*

atomistique d'éléments SUBTILS (1); et dites-moi si Voltaire lui-même n'aurait pas ri. Au moins Cabanis aurait dit une *sécrétion*, c'eût été un degré plus haut. Et la *réflexion* de l'esprit, ce miroir qui se mire lui-même, cette force qui revient elle-même sur elle-même, ne serait qu'une réflexion physique *supérieure!* Montrez-moi une force naturelle qui revienne sur elle-même? Or, Messieurs, toutes ces épithètes enveloppent ou la naïveté de l'ignorance, ou la mauvaise foi du savoir, résultat l'une et l'autre d'un défaut d'études philosophiques chez le naturaliste; et le médecin, qui résume tous les naturalistes, comme la médecine résume le naturalisme et bien plus, a cédé à l'impulsion. La métaphysique, son antique apanage, lui est devenue un sujet de scandale; elle est pourtant la mère de l'expérience et de l'inspiration, de la science et de l'art, les deux noms de la médecine.

Vous me pardonnerez cette digression critique au milieu de l'exposition d'un système étranger, que je n'adopterai que sous les auspices de votre sagesse. Je reprends le fil de mon résumé.

Le produit d'une combinaison chimique, ou le cristal, est-il vivant d'une vie particulière (2)? Si l'on ne veut pas lui reconnaître la vie, on

(1) *Chim. org.*, p. 229.

(2) Voyez Virey, p. 210. *Phil. de l'Hist. nat.*, qui fixe les limites par les forces.

est au moins forcé de lui reconnaître une manière d'être supérieure à celle de la *monade*, expression de la contraction et de l'expansion, ou du *corps*, expression de la cohésion aveugle, qui ne peut donner que le corps amorphe et ne peut jamais produire la combinaison qui donne le cristal. En un mot, le produit de l'affinité est d'un degré supérieur au produit des forces naturelles, attraction, répulsion, cohésion; et bien des propriétés que l'on reconnaît à celui-ci, ne sont peut-être que ces propriétés du cristal ou de la *dynade* simple ou composée (1), et les figures géométriques de la vibration de Schladni ne se produisent peut-être que sur le cristal, et le cristal ne serait jamais ainsi un corps élémentaire. *A posteriori*, si les cristaux n'avaient pas une ébauche de vie propre, la vie commencerait trop brusquement aux végétaux.

Procédé organique de la nature.

Ici viennent se réunir tous les procédés inférieurs : lois mécaniques et physiques, hydrauliques, chimiques, toutes les forces avec tous leurs coefficients (fluides impondérables). Cherchez une force connue qui y soit pure et indépendante; toutes y sont modifiées incessamment par une force nouvelle, qui les associe et les dirige pour un but qu'elles ne connaissent pas, parce qu'il les dépasse

(1) *Ex.* : eau ou sulfate de potasse.

c'est la *force vitale*, que nous ne devons pas prendre, selon notre habitude, pour un principe qui rende raison de la vie ; nous confondrions alors la cause avec l'effet, et il n'y aurait ni l'un ni l'autre : la vie n'est pas quelque chose par elle-même, elle est toujours attachée à un être dont elle exprime les modes successifs. La force suppose la vie, la vie suppose une ame ; donc, tout ce qui apparaît sous l'influence de ce procédé, a une AME. Leibnitz en avait fait de trois degrés, selon les *appétits*, il en revient une à la plante : elle est la *triade*.

Le règne organique se divise en deux grandes séries dont Buffon n'avait fait qu'une longue échelle, où la fin de l'une était le commencement de l'autre ; le végétal et l'animal se développent sur deux lignes parallèles sans point de contact, ni moyen d'union ; l'agame, sous l'infusoire ; la sensitive, sous le singe, et voilà tout. Le lieu d'origine est l'eau croupissante. Je n'ai pas le temps d'énumérer toutes les différences de la plante et de l'animal, les livres des naturalistes en sont pleins. Virey, dans sa *Philos. de l'Hist. nat.*, pag. 253, a fait un tableau qui les résume toutes ; j'y ajouterai celle-ci, qui est de Oken et en apporte son titre : la plante est un organisme *indéterminé*, l'animal est un organisme *déterminé*. Différences chimiques ou de composition, différences physiologiques ou de mœurs, on les trouve partout ; sur ce sujet les

Allemands avaient bien une autre préoccupation, il leur fallait une différence transcendante ou métaphysique. Ils croient avec raison que l'on n'obtient de vrais rapports que lorsqu'on a reconnu une mesure commune, et ils l'ont trouvée dans la nature. C'est donc sur la nature que nous allons avoir les rapports de la plante à l'animal.

La plante, dit Schelling, à son plus haut degré d'individualisme, représente toujours une vie individuelle sous la prédominance de la vie générale de la nature.

L'animal, à son plus haut degré d'individualisme, arrive à représenter le *particularisme* ou l'*égoïsme* parfait de la vie naturelle. L'animal est la *tétrade* chimique.

Il reste donc à classer l'*homme*, et à tirer sa différence de son état et de sa position dans la nature ; et c'est ici à bon droit que les philosophes de France ont reculé de peur du panthéisme, et que toute la science philosophique d'Allemagne a été rejetée sous ce titre d'anathème.

Tout ce que nous avons dit depuis la conception dynamique de Kant, est l'œuvre de Schelling. Un système complet de la nature et la prévision que l'esprit y trouvait sa réalité, voilà la gloire de ce philosophe, mais rien au-delà ; l'esprit y fut négligé, et une foule de travailleurs secondaires ne put pas fournir un successeur digne du maître. L'œuvre arriva donc au panthéisme naturel par les naturalistes.

Ici, j'ai besoin de faire intervenir un grand nom que je n'avais pas encore prononcé devant vous : Krause, philosophe du premier ordre, arrive au moment où les disciples de Schelling, tous naturalistes, complettaient l'absorption de l'esprit dans la nature, en le regardant comme son dernier degré et comme sa conclusion harmonique, quoique le maître n'eût fixé l'union ou l'identité des êtres que dans la Divinité. L'Allemagne cédait à grand peine à la pente du naturalisme, lorsque Krause la releva de cette humiliation, en fixant, en vrai méthaphysicien et psychologue, la limite du monde naturel en dessous du monde de l'esprit : il signale le parallélisme des deux mondes, dont l'un représente la réalité de l'idée de l'autre, reconnaît comme indispensable, et démontre l'existence d'une ame corporelle ou naturelle, dont les facultés sont analogues aux facultés de l'esprit, et par-là explique définitivement l'union de l'esprit et du corps pour l'homme ; fait de même pour le monde de la nature, afin de l'unir au monde de l'esprit ; déclare que l'harmonie de la nature, résumée dans l'homme naturel, se rapporte à l'idée de la synthèse ou de l'harmonie dans l'homme spirituel ; réunit ainsi deux harmonies sublimes dans l'homme, qui en devient le schème merveilleux, et achève le système qui est parti de la *monade* pour atteindre à l'absolu Il reste du travail de coordination dans les intervalles où il

n'a pas eu le temps d'appliquer son génie ; mais il nous a laissé un élève distingué ; je dis à nous, parce qu'il a professé à Paris dans notre langue ; c'est M. *Ahrens*, aujourd'hui professeur de philosophie à l'Université de Bruxelles. L'élève est digne du maître. Puissé-je lui être agréable en répétant ce que j'ai appris dans ses ouvrages.

Maintenant nous pouvons classer l'homme naturel, vous comprenez que je veux dire l'homme, moins l'esprit

L'homme naturel n'a pas de degrés, pas plus qu'il n'a d'espèces ; il représente l'individualité harmonique, dans laquelle la vie entière de la nature se manifeste comme au centre de son action.

Par-là, l'homme fait un genre à part : *le genre hominal.* Vous voyez que je ne prends pas la peine de répéter toutes les différences qui existent entre l'homme naturel et l'animal ; vous savez que sa prééminence se démontre par la beauté de son corps, exprimée par les lignes géométriques du plus haut degré ; par la supériorité particulière et l'harmonie des sens, par la merveilleuse conformation de l'organe de la parole, par son visage, qui n'appartient qu'à lui seul ; par son unité de genre. En comparaison physique de l'animal, on a dit que celui-ci est un fragment dont le complément ne se trouve que dans l'homme. *Carus*, en terminant sa classification

des animaux, a dit : *De même que la lumière ne peut pas être appelée couleur, de même l'homme ne peut pas être appelé animal, quoique tous les organes se reproduisent en lui.* De même que l'on a dit : le corps est le dédoublement de la tête, de même la nature est comme un dédoublement de l'homme, et comme à la tête correspond chaque partie du corps, de même à l'homme correspondent toutes les parties et influences de la nature.

La nature est à l'homme ce que le corps est à la tête. « Prise dans son ensemble, dit Oken, la nature doit être considérée comme un corps organisé, dont les parties seraient le développement ou la répétition d'un seul principe. »

Voyons les différences de l'homme spirituel à l'animal.

Sur la limite des deux mondes se trouve la bouche de l'homme, et l'on a dit qu'elle est faite plus pour les besoins de l'intelllgence que pour ceux du corps.

Le 18e siècle, ce grand redresseur de torts, rendit à l'animal du système de Descartes, ses droits à l'intelligence ; l'homme seul devait être abaissé ; il y eut donc des *animaux parlant* et des *hommes machines*, tout juste l'inverse. Moins l'exagération, le 18e siècle démontra que l'animal possède des facultés telles que l'imagination, la mémoire, la réflexion, et que leur différence avec celles de l'homme, n'était que du

moins au plus. Or, ceci ne constitue pasune différence essentielle; il faut pourtant que nous la découvrions.

En définissant l'animal, le *particularisme* de la nature, nous avons voulu dire que c'est par lui que la nature a représenté l'individualisme parfait, ou l'individu qui se suffit à lui-même et ne doit rien à aucun autre. Cherchez, en effet, un but en dehors de l'animal, vous ne le trouverez pas; il est *pour soi*, il n'est que *pour soi*. Tel qu'il est, il est complet, il est nécessaire; il ne peut monter un degré au-dessus de son état; il manquerait dès-lors dans la natures. Représentant le principe individuel, il est le grand sensualiste, le parfait égoïste de l'univers; il ne saurait être responsable; son intelligence ne va pas au-delà du particulier. Enfin, Aristote avait signalé sa condition morale par ces deux mots : *Il n'a point de larmes.*

Mais l'homme, si j'ose le mettre en parallèle de ce tableau, riche de son espérance, grand de son humilité, capable de dévouement, la charité l'accompagne; capable d'abnégation, il charge la solidarité fraternelle pour toutes les créatures qui l'environnent; il pleure, il est chrétien : ECCE HOMO (1).

(1) Saint Martin, le phil. inc., l'a bien peint jusque-là dans son beau livre intitulé : *Ecce homo.*

Conscient d'atteindre à la beauté suprême, il dépouille l'espérance comme un reste d'égoïsme, abandonne le monde de la charité qui est le monde des misères, et, où il meurt, s'élève au ciel par sa tête, sans faire attention que ses pieds marchent encore sur la terre, il n'est plus soumis qu'à *Dieu*, au *devoir absolu;* il ne meurt plus : VOILA L'HOMME.

Je passe à la question de l'union ou de la possibilité d'influence réciproque de l'esprit et de la matière ; tout ce que j'aurai pu négliger ou bien oublier sur ma route, va se présenter ici, dans ce centre où viennent se résoudre toutes les parties de la conception systématique ; c'est ici que se fait l'unité ou la synthèse de justification. Je voudrais bien vous y introduire, après avoir révisé devant vous les principes sur lesquels Stahl a fondé l'unité de l'ame de l'homme, et ceux sur lesquels Hoffmann a nié cette ame, pour ne reconnaître que celle de la conscience et de la raison, afin de vous faire voir, à votre grande surprise, que ces deux systèmes, dont l'un est né de la haine, ou tout au moins de la jalousie de l'autre, sont deux vérités voilées pour leurs auteurs, qui croyaient, dans leur antipathie, ne pouvoir rien produire qui concourût au même but;

et vous ferez pour moi et mieux que moi la différence de cette conception à celle de VAN HELMONT, ce génie singulier, qui trouve le *dumvirat* ratte-estomac, surmonté de l'*égoïtas*, dirigeant la machine humaine pour les deux orifices gastriques....

L'imagination, cette faculté que Stahl trouvait tantôt intellectuelle, souvent corporelle, lui fit soupçonner que l'intelligence étendait son domaine sur la vie organique, et que l'ame était unique. Hoffmann, ne voulant pas peut-être abaisser l'ame jusqu'à lui faire présider tous les moments de la disgestion, lui laissait ses titres dogmatiques dont il ne voulait pas s'aviser, et, dédaignant de prêter un examen sérieux à cette imagination, crut pouvoir soumettre scientifiquement les fonctions organiques à d'autres lois, à la mécanique supérieure (1).

Or, Messieurs, ce n'est qu'un souvenir que j'ai voulu susciter en vous. Ne perdez pas de vue ces deux ames, et je pourrais être plus bref.

La question de l'influence réciproque de l'esprit et de la matière se divise en générale et en particulière.

1° En générale : comment la υλη, ou le *substratum* matériel peut-il être accessible à la force ?

(1) L'unité de principe animique était donc un défaut chez Hoffmann, comme chez Stahl, et si l'on avait demandé à l'un ce que supposait sa mécanique supérieure, il aurait peut-être trouvé l'ame de l'autre.

La conception de la matière, comme évolution de forces, ou comme expression de la permanente activité du dynamisme de la nature, résout la difficulté d'Aristote ; il n'existe pas un *substratum* et des forces, nous connaissons seulement des forces avec leurs qualités et grandeurs différentes, et rien de si facile à concevoir que leurs influences réciproques ; la science physique n'a jamais calculé que cela.

2° En particulière : comment l'esprit-il peut influer sur le corps de l'homme et réciproquement ? Rappelons-nous que nous devons entendre par son corps, son ame corporée ou visible, comme par son ame nous devons entendre son corps vivant ; que ce ne sont point deux êtres, mais bien une ame et sa manifestation. Cela dit, on explique donc comment une force de l'esprit, par exemple, la *volonté*, peut produire un mouvement corporel ; nous n'avons qu'à mettre en contact une force spirituelle avec une force animique ; mais celle-ci, faute d'attention, ne vous semblera qu'un *médiateur plastique*, il vous faut encore jeter un pont sur l'abîme qui sépare l'ame de la matière inerte du corps ; vous oubliez seulement que le corps n'est pas un être *en soi* et brut, mais l'ame rendue visible ; et si *Cudwort* avait ainsi conçu la matière, on n'aurait pas pu lui reprocher l'infinité de médiateurs superposés, qui conduisent à l'infini et n'expliquent rien. Ainsi, il

faut prouver l'existence de cette ame, démontrer son intelligence, lui trouver des facultés analogues à celles de l'esprit, par lesquelles elle puisse comprendre ses ordres et disposer ses propres forces pour un mouvement, tel mouvement et non pas tel autre. On disait, dans les anciens systèmes, que le corps inerte était l'esclave de l'esprit; mais avait-on songé que l'esclave de matière brute ne pouvait pas comprendre le commandement, n'ayant pas une intelligence? Et pour l'influence de l'esclave sur le despote, on était tout aussi embarrassé. C'est ici qu'il faut vous rappeler la *réceptivité de la monade*, et les prévisions d'un homme de génie : jusque-là nous avons vu que cette réceptivité n'était nécessaire qu'à la matière ou à la monade du plus bas degré, pour exécuter un mouvement extérieur; mais cette réceptivité varie à mesure que l'on monte à la monade d'un plus haut degré; pour la monade du corps de l'homme il fallait une réceptivité intelligente; enfin, pour l'entéléchie de l'esprit, il fallait la *réceptivité* de l'éternel et de l'infini. La réceptivité était donc nécessaire pour se mouvoir, sentir, connaître et aimer. S'il y a du sel dans la nature, s'il y a un accord de sons, il faut, pour que l'homme en jouisse, qu'il en ait la réceptivité; il ne fait ni le sel ni l'accord, mais sans la réceptivité, ils ne sont pas pour lui; et s'ils ne sont pas pour lui, sont-ils?

S'il y a du général et de l'harmonie dans la nature, il faut qu'en l'homme s'en trouve la réceptivité.

S'il y a du vrai, de l'harmonie dans le monde de l'esprit, il faut que l'homme en ait en lui la réceptivité, et l'inverse est aussi vrai : c'est là peut-être ce qu'entendait Platon par son *type ;* car les grands hommes ne peuvent différer que par les mots.

Tout ce qui vient de la nature est reçu par cette ame qui l'envoie à l'esprit ; mais le vrai et le beau éternels arrivent directement à l'esprit sans intermédiaire ; l'ame n'en a pas la réceptivité, car la nature ne les possède pas ; elle n'est que le monde du relatif; l'ame peut participer par un certain bien-être au bonheur de l'esprit, sans en comprendre la source ; c'est ainsi qu'il faut entendre que l'inférieur n'a pas la *réceptivité*, ou l'intelligence du supérieur.

S'il y a commandement de l'esprit au corps, c'est-à-dire, à l'ame corporée, l'esprit le traduit dans la langue ou dans la réceptivité de l'ame ; elle reçoit et obéit ; si l'ordre est trop haut, l'esprit n'en impose que le mouvement ; si c'est un ravissement, l'ame en éprouvera du plaisir. Si c'est une sensation que le corps fait parvenir à l'esprit, cet envoi est fatal ; mais l'esprit, toujours libre de son essence, accepte ou refuse, juge et régit : c'est ce que Leibnitz voulait faire

entendre par ces mots : *Quod in corpore fatum in animo est providentia*. S'il veut, il peut même se retirer dans un monde où le corps ne saurait l'atteindre. Ainsi, l'homme est l'être dans lequel viennent se mettre en contact deux mondes différents ; il résume deux individus distincts, et saint Paul a toujours raison ; il y a deux lois dans l'homme (1) : *loi des membres, opposée à la loi de l'esprit ;* mais le vrai *moi* de l'homme est celui qui comprend la loi et se l'impose à lui-même, c'est l'esprit en face de l'absolu.

Nous avons souvent parlé de parallélismes ; il nous reste le plus important à justifier, celui sur lequel est fondée la distinction et l'union des deux êtres, esprit et corps. Ce n'est pas, comme on pourrait le croire en médecine, la digestion du corps que nous voulons comparer au travail de la pensée ; les fonctions organiques ne seront plus désormais un terme de la comparaison ; il nous faut signaler de vraies facultés du corps et pour le corps, et c'est sur ces facultés que nous établirons le parallélisme (2).

1° Le corps est doué de *sensibilité ;* mais cette

(1) Je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon entendement, et qui me rend prisonnier de la loi du péché qui est dans mes membres. (Saint Paul *aux Rom.*, ch. 7, v. 23.)

(2) Voir le *Tableau synoptique : l'Homme.*

faculté se divise en deux moments : *impression* de l'objet sur l'organe, et *perception* de cette impression, par lequel le corps reconnaît que la sensation est pour lui. Le ravissement d'Archimède, qui résout le problème, c'est la sensibilité de l'esprit. On peut prouver que ces deux sensibilités sont différentes, mais encore qu'elles sont opposées ; en effet, quelle sensation physique peut détourner le mathématicien de la sensation intellectuelle qu'il éprouve ? La sensibilité du corps tend invinciblement à la jouissance ; celle de l'esprit peut s'accorder avec elle sans jamais s'y confondre : le corps peut souffrir et l'esprit être joyeux. Je dis plus : peut être joyeux de sa souffrance. Le sentiment du plaisir corporel est dans notre religion en opposition constante avec le sentiment du devoir.

2° Le corps est doué de *mémoire*, il se rappelle la sensation agréable et désagréable. Cette faculté peut se perdre entièrement : ainsi du soldat qui a perdu son corps à la bataille d'Austerlitz, ou en partie : ainsi de cette espèce de défaillance où le malade a perdu pour quelque temps le souvenir de tout ce qui s'est passé autour de lui ; et néanmoins l'intelligence se souvient de la série de pensées qu'elles a déroulée pendant cet intervalle.

3° L'*instinct* est une faculté corporelle que l'on a, à tort, confondue avec la sensibilité ; ces deux facultés se distinguent en ce que l'une a pour

caractère le présent, l'autre toujours l'avenir. L'instinct est l'attrait ou la répugnance de ce qui convient ou déplaît au corps. Il apparaît dans l'état de santé, mais bien mieux dans l'état maladif; il exprime un état actuel du corps, il n'est pas une tendance aveugle, le corps sait et souvent sait bien par l'instinct. Ainsi fait la conscience pour l'esprit.

4° L'*imagination* est une faculté corporelle, elle a été confondue avec l'instinct; mais celui-ci tend à un objet, l'autre fait l'objet lui-même avec les matériaux fournis par la mémoire; l'imagination compose. Tant qu'elle a pour régulateur l'imagination de l'esprit, son travail peut être harmonique; sans elle, comme dans le sommeil, elle peut ne produire qu'un assemblage bizarre et le plus souvent absurde. Cette faculté, à raison de sa puissance d'association ou de synthèse, a été regardée par plusieurs psychologistes comme le lien de l'esprit et du corps. C'est pour expliquer toutes ces facultés, que Stahl avait fait descendre l'ame spirituelle.

La matière de chacune de ces facultés corporelles n'est jamais prise que du monde de la nature, car elles n'indiquent rien au-delà. Les facultés spirituelles prennent d'ordinaire leur objet dans le monde de l'esprit. Donc, il existe une ame corporée (1).

(1) Cherchez le vrai sens du θυμος de Platon (l'ame) et celle-ci vous sera mieux connue.

L'ame corporée est donc intelligente comme l'esprit ; comme telle, elle a donc une volonté analogue à celle de l'esprit, un instinct qui correspond à la couscience, une sensibilité qui correspond au sentiment, une mémoire, une imagination, qui ont leurs analogues de même nom dans l'esprit. Ici finit la doctrine allemande.

Maintenant, si vous voulez approfondir la nature, et jeter sur sa vie un regard métaphysique pour couronner l'œuvre de son étude, vous apercevrez l'harmonie de ses forces toujours pervertie par un principe qui en dégrade la perfection. La loi des buts et des moyens, qui semble primitive en elle, est forcée de subir une puissance qui en trouble l'exécution, et de même que l'homme passe par des moyens de souffrance pour faire sa vie, de même la nature est obligée de faire pâture d'elle-même. Voilà sa condition actuelle.

Il y a dans cette trame *de votre nature conservatrice* un mauvais fil inextricable qui en dégrade le tissu, et chaque fil en a son brin. Voyez :

La matière résultat de la lutte entre deux forces opposées ; dans les *corps*, la force de *cohésion* lutte contre la dissolution et cède à l'effort ; dans les *cristaux*, la force d'*affinité* lutte contre des forces ennemies qui détruisent son œuvre ; dans les *végétaux*, la *force organique* remporte une victoire éphémère, s'approprie les forces inférieures, mais la plante naît armée et empoisonnée ; il y a donc

un ennemi ; l'*animal* naît armé pour la défense et l'attaque, et sans compter l'ennemi inférieur ou supérieur, il y a dans l'empire qui le régit, non pas la loi du plus fort, mais la grande loi de l'équilibre ou de la pondération naturelle de la vie et de la mort, et de la vie par la mort ; et dans l'*homme*, le mot fièvre signifie *purification!* Au fond de cette harmonie du monde de l'apparence il existe enfin une guerre intestine, un ver rongeur contre un principe de vie.

Voulez-vous maintenant méditer sur ce résumé individuel de la nature, sur cette ame corporée dans ses facultés, jadis pures et véridiques, aujourd'hui trompeuses et dépravées, pour voir sous le même coup d'œil l'harmonie de l'homme, entravée par la puissance d'une intelligence maligne ?....

La *sensibilité*, cette *chair* des écritures, visant à un empire où l'esprit se trouve anéanti avec le vrai homme ou le vrai *moi*.... et que l'on me dise pourquoi ce qui tue peut être doux et agréable à cette *sensibilité* (1).

L'*instinct*, avec toute son intelligence, porte partout son fonds d'erreur..... et que l'on me dise pourquoi le corps demande cette eau fraîche qui le désaltère et lui donne la mort, et ce mirage du désert qui le désespère. Pourquoi l'instinct maternel, pour n'en pas dire d'autres, sait-il

(1) *Et l'Upas tieuté, et l'Upas anthiar ?....*

tout juste ce qu'il faut à l'enfant pour en faire une créature faible? Pourquoi, enfin, la médecine, que l'on veut appeler une science naturelle, ne regarde-t-elle l'instinct que comme un mauvais interprète?

Et l'*imagination*, cette mère des désordres et de l'absurdité, pourquoi paraît-elle si souvent confuse en présence de l'esprit? Tous ces mondes d'illusions, tous ces fantômes que le corps prend à sa honte pour la réalité? où est l'homme? On répond : il est sujet aux absences, aussi ne sera-t-il pas responsable de toutes ses prostitutions.....

Et la *mémoire*, cette faculté que l'on nomme impersonnelle, tant elle peut en notre pouvoir, qui confond si souvent l'imagination avec la sensation. Pourquoi laisse--t-elle le corps dans l'oubli de ses douleurs passées, pour n'avoir que le souvenir de la passion agréable dans laquelle il s'est abruti? Pourquoi, au lieu d'être l'institutrice de son erreur, est-elle la conseillère d'une jouissance qu'elle sait que le corps a déjà payée cher? Et puis, comme elle est fugitive et fragile....

Otez l'homme de l'esprit, le vrai moi, il vous reste une âme corporée, dont un principe maudit a envahi l'œuvre et obscurci la fin; elle poursuit, mais dans l'erreur et la souffrance : elle expie. Compagne de l'esprit, dont un jour elle invoqua l'orgueil, elle tomba avec lui et toute la nature,

qui était le royaume de l'homme, dans le temps et l'espace; depuis, la vie signifie *épreuve :* la maladie pour l'un, l'erreur pour l'autre; pour tous deux, la douleur. Et de même que l'esprit tend à retrouver la voie de la *vérité*, dont il ne se rappelle que le terme dernier, l'ame purifie ses forces à travers la vie et la mort, aspirant sans cesse à l'harmonie perdue, renouvelant avec son type géométrique et son pouvoir sur les éléments de la nature, ce corps qu'elle n'a pu rendre parfait, mais qui le sera enfin le jour de la grande *résurrection de la chair ;* car il faut que la science puisse dire : *ô mort, où est ta victoire? ô sépulcre, où est ton aiguillon* (1)?

(1) Saint Paul *aux Corinth.*, I, ch. 15.



III.

APPLICATION.

J'ai fait en quelques mots la critique de notre état scientifique ; j'ai ensuite exposé une conception, que je regarde comme pleine d'avenir et de résultats heureux pour nous. A cette théorie, il ne manque qu'une application ; je vais la faire sur les deux questions qui ont si sérieusement occupé la médecine, et dont, il faut l'avouer, elle n'a jamais eu l'entière solution ; je veux parler : 1° du sommeil et du rêve ; 2° de la folie.

DU SOMMEIL ET DU RÊVE.

Dans l'antiquité, le poëte appelait *le sommeil*, *le frère de la mort*. Montaigne a dit malicieusement : *Nous veillons dormant et dormons veillant*. Pierquin, dans sa *Morægraphie du sommeil*, ouvrage couronné, a dit que le songe n'est que la folie du sommeil, comme la folie n'est que le songe de l'homme éveillé ; enfin, Stahl aurait mieux expliqué le songe de l'imagination corporelle que Hoffmann, que les spiritualistes ou les matérialistes purs, etc.

Un point de commun accord au milieu de toutes les divergences des auteurs, justifié par quelques raisons apparentes, est que la volonté disparaît absolument pendant le sommeil. On avait nié, tant que durèrent les temps de réaction contre Descartes, que l'intelligence existât en cet état. Mais aujourd'hui Maine de Biran, M. Jouffroy, M. Cousin ont redressé cette erreur, autant par l'autorité de leur nom que par les preuves qu'ils en ont fournies. Néanmoins, la volonté n'a pas été admise, malgré tous ses droits et l'impuissance où se trouvent les autres facultés d'entrer en action sans son commandement.

M. Ahrens, dont je vous ai dit les titres à la science, appuyé sur la conception *dynamique* et la *dualité* évidente de l'homme, a rétabli cette faculté dans une explication du sommeil qui résume et coordonne tous les aperçus divers qu'elle complète.

Rappelons-nous donc que l'homme n'est pas un être simple, mais qu'il est esprit et corps; que le corps n'est pas une masse de matière brute, mais la forme visible d'une ame qui a individualisé dans la nature tous les éléments et toutes les forces pour cette fin; ame intelligente et dont les facultés sont correspondantes à celles de l'esprit, mais distinctes d'elles. Avec ces principes, tout devient facile, et les difficultés existantes auront une issue.

1° Quelle est la cause de la *périodicité* du sommeil et de la veille ? On s'accorde généralement à répondre qu'après la veille, état *d'expansion*, vient un besoin de *concentration*, qui est l'état de sommeil. Voilà la périodicité, tous les êtres y sont soumis. Pour la terre et les planettes, ces deux états coïncident avec la présence ou l'absence du soleil ; les plantes, inséparables de la vie terrestre, auront dans le même temps leur sommeil et leur veille (1). A proportion que l'on s'élève dans l'échelle organique, on trouve plus d'indépendance à cette loi du jour et de la nuit ; l'animal qui y cède n'y est pas nécessairement obligé. Enfin, l'homme, non-seulement n'est pas contraint de céder à la périodicité de l'absence ou de la présence de la lumière ; mais le temps lui-même ne l'impose qu'après un laps dont on ne saurait déterminer la durée. Pythagore et Aristote s'en sont presque affranchis. Eh ! qui sait jusqu'où sont allés ces prodiges de la prière que l'humilité chrétienne enveloppe dans son oubli ? C'est aussi dans la religion qu'il faut aller chercher les *cas rares*, et là surtout ; toutefois, nous reconnaissons, non pas que l'esprit en est dépendant, mais que le sommeil ou la concentration est pour lui un besoin impérieux.

(1) La belle-de-nuit n'est pas une exception, l'expansion se fait pendant le jour.

2° Qu'est-ce que le sommeil pour l'homme? Qui dirait qu'il nous reste encore un peu de cette habitude mythologique, et qu'il faut prévenir que le sommeil est un état de l'homme, un état de l'esprit et du corps ; de tous les deux à la fois, de chacun en particulier ; nous allons plus loin : et nous disons que l'un peut veiller, tandis que l'autre est profondément endormi. Le sommeil est donc l'état où les fonctions et les facultés sont dans l'isolement et recueillies sur elles-mêmes. Plus elles sont isolées, seules, plus le sommeil est profond. Ainsi, le plus profond sommeil n'est l'abolition de rien de ce qui existe dans la veille ; ce n'est qu'un relâchement du centre ou des liens qui font l'unité, le plus ou le moins fait la différence de cet état, qui n'est rien d'absolu ; car le principe d'unité n'est jamais anéanti, ce qui ferait la *mort* et non pas le *frère de la mort*.

De la veille et du sommeil en général. — Kant avait pensé qu'il n'y avait entre ces deux états que la différence d'exercice de cette catégorie de l'entendement, qu'il appelle la *causalité*, c'est-à-dire, l'esprit faisait-il clairement l'enchaînement des causes aux effets? il veillait, sinon, il dormait. A ce caractère, qui n'est pas le seul, M. Ahrens ajoute la finalité ou la vue du but ; il faut donc à l'activité intellectuelle joindre l'activité morale, pour effectuer la veille comme pour expliquer le sommeil.

Procédons de la veille au sommeil : 1° quand le corps est fatigué d'avoir réagi contre la nature extérieure ou travaillé pour elle ; 2° quand l'ame corporelle est épuisée par ses facultés, si l'esprit qui vient de poursuivre un but par une suite de déductions et de rapports de cause à effet, de principe à conséquence, veut céder au besoin de la concentration et relâcher son pouvoir unitaire, le corps délie aussitôt chacun de ses systèmes pour les livrer à eux-mêmes. Le système nerveux abandonne le système musculaire, et le système ganglionaire reste seul actif dans le sommeil comme dans la veille. Les muscles du mouvement cèdent avant ceux qui supportent la tête et la colonne vertébrale ; les sens s'éteignent : le plus étendu, comme la vue, le premier ; le tact sera le dernier ; la circulation, cet autre moyen de communication, se ralentit ; la respiration devient plus profonde ; la chaleur se retire des extrémités vers le centre ; il y a enfin *concentration* organique. Les facultés de l'ame n'ayant point d'intérêt particulier qui les anime, ne recevant d'ailleurs aucune impression du système nerveux, se replient sur elles-mêmes, puisque rien ne les sollicite à l'œuvre ; l'esprit en fait autant, et voilà le consentement unanime de l'homme pour le sommeil. Telles sont toutes les conditions du sommeil total.

Les rêves de cet état n'auront rien de saillant; il

n'en restera rien au souvenir de la veille ; les auteurs ont cru qu'il n'y avait pas de rêve dans un pareil sommeil ; d'autres ont dit que s'il y en a, ils sont le produit d'un état maladif ; mais nous, qui n'avons rien aboli dans l'homme, nous ne pouvons point concevoir des facultés ou des fonctions inertes, leur activité varie de l'expansion à la concentration, et nous pouvons croire qu'un état de joie et de bien-être peut devenir cause d'un songe, comme un état de douleur et de souffrance, c'est-à-dire, que les rêves ne sont pas toujours l'expression d'un état morbide. Nous verrons plus loin que nous les avons oubliés, et nous expliquerons la cause de cet oubli.

Veille et sommeil du corps. — Nous venons de dire ce que c'est ; nous avons même procédé organiquement et animiquement de l'une à l'autre ; mais ce que nous n'avons pas dit, c'est que le corps peut dormir et l'esprit veiller en même temps.

Supposez donc toutes les conditions ci-dessus pour le sommeil ; si l'esprit, préoccupé d'un but artistique ou scientifique s'oublie un instant et relâche ainsi le lien de domination qu'il exerce sur le corps, celui-ci en profite aussitôt et s'endort ; mais l'esprit revient à son œuvre de pensée ou d'imagination, et vous aurez tous les prodiges du *noctambulisme* : Tartini compose sa belle *Sonate du Diable ;* Lafontaine, la fable des *Deux Pigeons ;* le poëte, tourmenté d'une rime impos-

sible, la trouve; le mathématicien continue son problème et arrive à la solution qu'il n'avait pu atteindre pendant la veille, distrait peut-être par les impressions extérieures que lui envoyait l'ame corporelle; le séminariste (1) de Bordeaux compose, débite et corrige son sermon; l'esprit enfin semble s'être débarrassé d'une cause de distraction; le corps dort, excepté par les muscles volontaires dont l'esprit peut avoir besoin; ainsi, la femme en couche, épuisée par la durée du travail, s'endort par le corps dans l'intervalle des douleurs et reste éveillée par l'esprit. *Je dors, mais mon cœur veille*, dit la Sulamite, C. 5, v. 2.

Que l'esprit conserve ici *sa volonté*, on s'étonne que les philosophes aient pu en douter. Faut-il ajouter à la permanence de l'être, déduite logiquement de son existence une fois reconnue, des preuves fournies par l'expérience? Les exemples ci-dessus démontrent qu'elle y est maintenue dans toute son intégrité; sinon, que l'on me dise par quelle puissance persistante dans le sommeil le corps se dégage de ce qui le gêne, et change de position pour être mieux? Pourquoi l'œil endormi se détourne-t-il de la lumière? Il y a tout au moins là un mouvement des muscles que vous appelez VOLONTAIRES. Mais pourquoi encore le contrebandier des Pyrénées, endormi sur sa mule, s'éveille-

(1) Voir *Encyclopédie méthodique*, t. 31.

t-il juste avant d'arriver au précipice qu'il connaît, ou au moindre bruit qui peut lui annoncer l'ennemi qu'il redoute? Et comment enfin ceux qui nient l'intelligence et la volonté, expliqueront-ils le réveil à une heure fixée avant de s'endormir? Qui a mesuré le temps pour celui-ci et l'espace pour l'autre? Il n'y a qu'un moyen de solution, c'est de reconnaître la volonté, ainsi que toutes les autres facultés dans le sommeil, qui n'est que le relâchement unitaire de l'homme, le plus grand relâchement, qui n'est jamais ni dissolution, ni abolition, étant le plus profond sommeil.

Sommeil de l'esprit et veille du corps. — Si l'esprit est fatigué par un travail continu, qui n'a rien d'attrayant; si nul intérêt ne stimule ni sa volonté, ni son attention; s'il n'a pas un but qu'il se propose et qu'il veuille atteindre; si d'ailleurs l'ame corporelle ne le sollicite par aucune de ses forces, il est dans les conditions du relâchement central ou volontaire : la désassociation s'opère peu à peu, l'esprit passe, dit M. Ahrens, par la *flanerie*, puis par la *rêverie*, et arrive enfin au *sommeil*. Mais si, dans cet état, quelque besoin ou douleur aiguë d'un organe se fait sentir; si quelque sensation vive stimule le corps, si quelque souvenir matériel captive l'ame, le corps reste éveillé, et alors vont se produire toutes ces illusions des organes ou des sens : mets, musique, tortures, jouissances, visions, cauchemar, fan-

tômes ; le tout tiré du monde naturel, car le corps ni l'ame ne saurait aller au-delà : et c'est le rêve corporel.

Mais si le corps était ci-devant un embarras à l'esprit, ici l'esprit manque à l'ame corporelle ; elle a beau conserver toute son intelligence : sans le dominateur, elle est sujette à de nombreuses erreurs. Sa faculté d'imagination, *cette folle du logis*, selon Montaigne, a besoin, à chaque instant, d'être soutenue, guidée, pour ne pas associer d'une manière extravagante les produits de la mémoire corporelle, qui elle-même reproduit ses souvenirs selon les lois absurdes de l'association des images, des idées et des besoins du corps, et selon aussi le désordre des impressions naturelles.

Néanmoins, si au milieu de ce chaos d'activité animique, il vous plaît de chercher un ordre, il ne vous sera pas difficile de le trouver, sinon dans l'ensemble, au moins dans les parties ; vous direz que l'absence de l'esprit (*l'œil du maître*) se fait sentir, mais le détail du songe vous prouvera que le corps possède par lui-même une détermination propre, et c'est cette puissance qui, avec des moyens absurdes, arrive quelquefois à une fin, sauf à en rougir au réveil.

Rêves de l'esprit. — Changez les rôles : dites pour le corps ce que nous venons de dire pour l'esprit, afin de l'amener à l'état de concentration ou de sommeil.

La mémoire et l'imagination de l'esprit auront d'autant plus d'empire propre, que le pouvoir central se sera plus concentré sur lui-même et aura lâché les rênes aux facultés. La mémoire fournissant les objets ainsi qu'ils se présentent à elle, sans autre chaîne que celle de la filiation qui fait se succéder les idées les plus disparates, il y aura donc des tableaux ou des compositions extraordinaires, ridicules, absurdes même. Une remarque à faire sur les opérations de l'entendement en cet état, c'est que les plus extravagants des songes n'arrivent jamais à dire que 2 et 2 font autre somme que 4.

Nous avons vu, en parlant du noctambulisme, que l'esprit pouvait être complétement éveillé, tandis que le corps dormait et qu'il pouvait produire des œuvres qui dépassaient les forces de la veille complète (*c'est une lumière que nous jetons en passant sur les difficultés du somnambulisme et du magnétisme : que l'on étudie leurs phénomènes à l'aide de cette conception animique, et dans peu ils prendront place à leur rang dans les sciences physiologiques*). Nous venons de voir que l'esprit, pendant le sommeil, laissait les facultés au *minimum* de force volontaire, et qu'alors chacune d'elles, travaillant sans ensemble ni modérateur, ne pouvait opérer que selon sa spécialité, et que l'imagination desservie par elles ne pouvait produire que le disparate ; nous avons vu qu'au plus haut

degré de l'absurde, il y avait toujours la trace de la causalité et de la finalité, et que le rêve le moins raisonnable conserve encore, comme les monstres de M. Geoffroy Saint-Hilaire, le signe de l'ordre et de la raison.

Et maintenant, combinez ou plutôt mélangez le songe du corps avec le songe de l'esprit, vous aurez le rêve le plus incohérent, et vous le concevez, chaque imagination produisant pour son compte en même temps.

Le sommeil complet n'a jamais été affirmé que sur l'oubli dans lequel nous sommes de ce que nous avons fait ou pensé pendant cet état. Mais que l'on s'éprouve soi-même et l'on verra à quoi tient ce souvenir : que de rêves lucides que l'on rappelle en cet état qui prélude au réveil, que l'on se propose même de rappeler pour la veille, et qui se dissipent à proportion que la sensibilité et l'esprit vont se combiner avec la vie extérieure !

Il y a une loi de l'oubli que nous avons promis de donner ; elle se fonde sur la différence ou l'opposition des états par lesquels passe l'homme par son corps comme par son esprit. Ainsi, le sauvage parvenu à la civilisation a oublié son premier état; l'ivrogne, ne se souvient plus de son état d'ivresse; l'estomac repu, ne se souvient plus de la faim ; revenu à la raison, l'esprit ne se souviendra plus de la *folie* dans laquelle il vient de passer, etc. Le sommeil profond est un état si différent de la veille, que

d'après cette loi, il ne nous doit point rester de souvenir du premier. Nous verrons bientôt quels rapports il existe entre la raison et la veille, la folie et le sommeil.

Il nous reste à expliquer cette autre difficulté du sujet qui nous occupe. Pourquoi donnons-nous la réalité aux objets de nos songes ? Il n'y a pas d'embarras lorsqu'on n'a rien aboli dans l'homme durant le sommeil. Comment faisons-nous la *réalité* pendant la veille ? Elle est une *catégorie* de notre entendement ; nous regardons comme existant hors de nous tout ce qui produit sur nous des effets dont nous ne pouvons pas nous reconnaître les auteurs. Voilà la *réalité* : or, ici, c'est l'esprit qui la donne cette réalité, sur le rapport que lui en fait le corps ou l'ame corporée ; il est sa dupe, et voilà tout ; mais l'opération de l'entendement est vraie.

DE LA FOLIE.

Si j'en avais l'espace, je ferais une partie critique ; j'étalerais cette érudition à bon marché que l'on va puiser dans les dictionnaires des sciences physiologiques et psychologiques ; je rangerais un grand nombre d'opinions les unes à la suite des autres, rehaussées chacune des exemples qui l'accompagne. Je laisse cette exubérance pour ceux qui auront des pages de reste.

Toutes les explications de la folie peuvent se

ramener à deux sources, le MATÉRIALISME et le SPIRITUALISME, avec cette remarque singulière, que la plupart des spiritualistes, pour conserver leur pureté systématique, ont fait venir la folie d'un désordre organique, croyant trop matérialiser l'esprit en lui imputant un dérangement qui ne peut affecter que le corps, se mettant ainsi en opposition avec cette unanimité des langues à admettre le nom de *maladies mentales*, mais surtout celui plus vrai d'*aliénation mentale*. Je veux vous signaler toutefois une fraction des spiritualistes qui, regardant les altérations comme un effet ou *cause seconde*, et voulant arriver à la *première*, qui est plus profonde, n'ont trouvé *le pourquoi* de cette atteinte funeste de l'esprit, que dans la chute de l'homme, que toutes les religions proclament. Il vous importe trop peu sans doute de savoir combien cette croyance m'est chère, pour que je passe au-delà de cette cause seconde que j'ai à exposer devant vous.

Nous avons dit que le corps et l'esprit avaient leur sommeil particulier ; ici, nous disons que l'esprit et le corps ont leurs maladies propres. Rappelons-nous encore que par corps il ne faut plus entendre une masse de matière brute, mais l'ame rendue sensible.

Le corps peut être atteint d'une fièvre nerveuse passagère, qui suscite le délire ; on n'appellera pas cela une folie ; l'esprit lui-même a la maladie

continuelle de l'erreur et de l'égoïsme, et nous ne disons pas que ce soit folie. Quel homme parmi les hommes peut se vanter d'être parfaitement sain, ou, pour parler comme un savant moderne, qui de nous n'est pas fou? Erasme avait passé en revue toutes les folies de la sagesse, trois siècles avant qu'un certain M. Lelut prouvât misérablement que les méditations de Socrate n'étaient qu'hallucinations.

Mais ce n'est pas de cette folie qui nous accompagne dans la vie de ce monde que je veux parler; je m'entendrai avec les savants du sens commun, et j'appellerai de ce nom cette terrible affection humaine; car qui dit folie, dit humanité, et l'orgueil est bien ridicule!

Si l'homme faisait dans un songe toutes les actions d'un fou qui veille, on ne l'appellerait pas fou pour cela; mais si, avec les signes de la veille, les yeux ouverts et marchant, il répétait tout ce qu'il peut faire ou dire dans le sommeil, il serait évidemment fou. Ainsi, M. Pierquin a eu raison de définir *la folie un songe de la veille*, seulement il aurait dû dire un songe *durable*.

Si l'état sain de la veille dépend de l'enchaînement entre toutes les facultés de l'esprit et du corps, dans leur parfait parallélisme, c'est-à-dire, si, pour la raison, la volonté de l'esprit doit correspondre à la faculté corporelle du mouvement; si l'intelligence à la sensibilité animique, et le sen-

timent spirituel aux affections du système intestinal ; si, dis-je, tel est l'état de raison pendant la veille, l'état de folie sera le contraire, c'est-à-dire, le relâchement de tous les rapports intimes, l'isolement total ou partiel substitué à l'état d'harmonie et de subordination de toutes les parties.

Et voilà pourquoi une affection, quelquefois assez profonde du corps n'amène pas la folie, il faut pour cela qu'elle atteigne au moins un des rapports essentiels ; cependant, je ferai voir, en parlant de l'hypocondrie, qu'il suffit d'une très petite sensation, pourvu qu'elle ait une régularité, non pas continue, mais périodique et à petits intervalles, pour déterminer cette espèce de folie.

Ainsi donc, un relâchement du pouvoir central, *la volonté*, une irritation d'organe, une excitation de faculté animique ou spirituelle, il n'en faut pas davantage pour que les deux imaginations, desservies, comme dans le songe, par les deux mémoires qui reçoivent les objets selon les lois fatales de l'association des idées, fournissent tous les éléments et tous les tableaux de la folie la plus compliquée.

Il y a une série variée de mille nuances dont chacune fait une folie possible sinon existante, et toute la série est folie, comme chaque nuance est une folie. Où est le premier extrême de toute folie, ou son début le plus éloigné ? Il me semble

que toute folie a d'abord été songe ; c'est là que vient se grossir, se personnifier, s'encadrer une petite douleur organique.

Dans le principe, l'esprit est trop puissant pour laisser s'établir des illusions ; le corps profite donc du temps où il est faible ou éloigné, et c'est pendant le sommeil. Dans les premiers jours, je crois donc que la folie s'établit en songe, telle qu'elle sera dans la veille après un laps de temps suffisant pour que les erreurs du corps aient convaincu l'esprit. Ce serait là, si je ne me trompais, une belle indication pour le médecin, de n'avoir à étudier que le rêve pour savoir ce que serait longtemps après la folie, et pour la prévenir.

Supposons maintenant que la petite douleur persiste, que le songe se répète semblable ou analogue, que la veille enfin s'impressionne du sommeil, l'esprit qui, dans les commencements, ne daignait pas prêter son attention, devient plus docile et finit par adopter. Mais c'est que l'homme est ainsi fait en pleine raison ; que n'adopte-t-il pas selon le témoignage ou la répétition d'un témoignage, et dans cette parole de Pascal, que *l'habitude devient une seconde nature*, n'est-il pas compris que l'incroyable peut être cru et que l'absurde peut devenir raisonnable ? Que faut-il, en effet, pour que l'homme croie avoir une montre dans la tête ? Les enfants croient bien qu'il y a un rat dans une montre. Il faut qu'il éprouve les coups répétés d'un

pareil mouvement ; l'esprit qui se rit de la première supposition, est déjà en chemin de croire à la réalité de l'objet ; et serait-il bien difficile en physiologie d'expliquer un pareil bruit dans le cerveau, ou la sensation d'un serpent dans l'estomac ou les intestins, ou des objets grandis qui passent par-devant l'œil? Que la volonté, qui a d'abord fait résistance, s'affaiblisse, cède et s'y prête, voilà *l'hypocondrie*. Celle-ci, par une suite de raisonnements vrais, bâtis sur le faux, deviendra *monomanie*, en attaquant un organe dans toute sa fonction ; et celle-ci deviendra FOLIE en s'emparant entièrement de l'homme ; et la folie, passant par la *démence*, arrive à *l'imbécillité*. C'est l'autre extrême.

Ainsi que nous venons de prendre l'origine de la folie dans le corps pour la poursuivre jusqu'à ses dernières extrémités, ainsi nous pouvons partir d'une idée primitive de l'esprit, qui insensiblement deviendra *fixe*, selon la crainte ou l'espérance, l'amour ou la haine que l'homme y attachera, et trouver ainsi un analogue de l'*hypocondrie* corporelle, qui passera à la *monomanie* en s'emparant de la faculté dans tout son ministère, et, gagnant de proche en proche à la faveur du relâchement du pouvoir central, pervertit toutes les autres facultés de l'intelligence; et voilà la *folie* de l'esprit. Le corps avait entraîné l'esprit, ici l'esprit gagne le corps ; en ce degré déjà ils ont fait des progrès

ensemble, et quand l'un est arrivé à la *paralysie*, il est rare que l'autre ne soit à la dernière période de l'*imbécillité*.

Peu importe donc par où commence la folie, celle de l'un rejoint bientôt celle de l'autre; elles marchent de pair sans se confondre entièrement, arrivent en même temps à la *démence*. Appelez la mort pour achever cet état, qui ressemble, non pas à l'agonie, mais au néant de l'homme; ce reste qui vit encore n'est pas l'homme, il n'aura pas d'agonie.

En cet état l'ame corporelle ne possède que des facultés si dépravées, qu'elle peut à peine s'approprier et coordonner les forces de la nature pour faire subsister le corps. Aussi la *paralysie* prélude à la *mort*.

Dans cette série, où le corps et l'esprit procèdent à la longue à une séparation totale, il est deux états extraordinaires où elle s'effectue brusquement, ne laissant momentanément la vie qu'à l'un des deux êtres qui composent l'homme; c'est notre preuve la plus frappante de l'indépendance de ces deux êtres. Je veux parler de l'ÉPILEPSIE, où l'esprit disparaît, laissant le corps dans le désordre effrayant de ses propres forces; et de la CATALEPSIE, où le corps, immobile et insensible, a rendu la pleine liberté à l'esprit, qui semble vivre dans des régions où les corps ne sont plus obstacles à la lumière.

La science théorétique exige des classifications, la nature, qui est le règne des indiscernibles, n'en a jamais fait d'aussi tranchées qu'elle; il nous faut néanmoins ébaucher la nôtre.

Tout ce que nous avons dit sur le sommeil et les rêves, nous dispensera de répéter que l'homme se compose de deux êtres, que la folie, comme le rêve, peut avoir sa cause dans l'esprit ou dans le corps; de plus, que, comme dans le songe, ils coopèrent ordinairement l'un et l'autre, de même ils coopèreront dans la folie; que, comme le songe, la folie vient d'excès ou de défaut, mais surtout d'un vice d'harmonie et de coordination des facultés et des fonctions; que le songe enfin est une folie complète, préface ou avant-coureur de la folie de la veille.

Distinguons donc la folie de l'esprit de la folie du corps, et divisons la première, selon M. Ahrens, en folie, 1° *d'intelligence*, 2° *de sentiment*, 3° *de volonté*.

Folie d'intelligence. Vous en connaissez toutes les variantes : la perte ou l'affaiblissement de ce *sens d'ensemble* qui s'appelle *raison*, l'exubérance d'une faculté, l'*idée fixe* qui devient vérité exclusive en s'appropriant tout ce qui l'environne ou qui s'y rapporte, et en soumettant tout ce qu'elle rencontre d'obstacles.....

Folie de sentiment. Toutes les facultés affectives se désassocient; l'une d'elles va posséder un objet

qui devient exclusif comme l'idée fixe ; toutes les autres facultés vont travailler au profit de celle-ci : l'amour va se concentrer sur un être, envelopper l'humanité, la nature ; ou la haine, tout noircir de son venin, jurer la mort d'un frère, et maudire toute la création.....

Folie de la volonté. La poursuite extravagante d'un but qui devient unique, but le plus souvent imaginaire, parce qu'il est rarement pris dans les choses faciles ou possibles ; à force de le viser, l'esprit va croire qu'il l'a atteint ; soumettez-vous à cet être qui ne mérite plus le nom d'homme, parce qu'il est César ou Dieu.

Orgueil, quelle source funeste ! Réunissons ces trois folies en une seule, celle par laquelle l'humanité se rapproche le plus de la Divinité, la créature du Créateur.

Folie systématique ou de système. L'homme a-t-il éprouvé l'erreur qui se mêle dans tous les jugements, dans toutes les affirmations ? Me voici, dit-il, la vérité est conquise. A-t-il senti dans son cœur l'étreinte des misères qui enveloppent l'homme ? Il chante la prophétie de la désolation prochaine, et se proclame nouveau sauveur du monde. A-t-il vu l'égoïsme insubordonné et ignorant ? Il va croire qu'on rejette sa mission, il s'écrie : me voilà, le maître, obéissez.

Triple orgueil, triple folie ! Et cela ressemble à la perfection. Le serpent aussi avait dit un jour : *vous serez comme des Dieux.*

La folie du corps se divise en folie, 1° du *système nerveux* ou de l'intelligence corporelle, 2° du *système nerveux*, 3° du *système musculaire.*

La folie de la *sensibilité* correspond à celle de l'intelligence de l'esprit; comme celle-ci, elle vient d'excès ou de défaut; l'ivresse en est le premier degré, le délire de la fièvre nerveuse peut en être considéré comme le second, l'état habituel d'aberration en est le troisième. Les sens ensemble, et chacun en particulier, peuvent être sujets de l'illusion; dans le principe, il suffisait de suspendre l'action du sens affecté, l'erreur cessait aussitôt; maintenant, comme dans le sommeil, la mémoire a fait provision, et l'imagination corporelle peut alors faire ses tableaux et ses concerts; c'est absolument l'état de rêve corporel en pleine veille. L'esprit, tant de fois tenté par ces productions de la sensibilité, cède, et voilà le rêve de l'esprit et du corps avec tous les signes de la veille. J'ai dit que la folie pouvait venir par défaut de sensibilité; si elle disparaît entièrement, vous avez l'oubli complet du corps; ce sera le père Lambert, qui a perdu son corps à la bataille d'Austerlitz (1), et qui, en parlant de ses membres, dit *cela*, comme Épictète disait de son corps, *lui*, *l'autre.* Si la perte de la sensibilité est partielle, il y aura

(1) *Dict. des Sciences médicales*, art. FOLIE.

seulement oubli d'un pied, d'un bras, du nez, etc.

La sensibilité de l'ame corporée a la mission d'expliquer une grande difficulté de la science physiologique : *comment encore on peut souffrir d'un pied que l'on n'a plus.* L'ame corporée dans son état harmonique est toujours entière ; le pied, non plus que le corps, n'est pas une masse de matière brute, mais bien une forme visible, que ses propres forces lui ont faite dans les éléments et les forces de la nature. Cette forme perdue, elle existe toujours comme *nisus formativus* et type géométrique, et la puissance, qui moule et *régénère* les membres de la salamandre pour les refaire, nous offre l'analogie inférieure de celle qui donne à l'homme la sensation de la douleur dans un organe perdu. Je regarde cet exemple comme pouvant servir à faire bien comprendre la conception allemande de l'ame corporée. (*Voir le Tableau synoptique.*)

Pour la folie de l'esprit, comme pour celle de la sensibilité, cette doctrine n'a pas besoin des traces anatomiques comme preuves.

Folie du *système intestinal.* Celle-ci correspond à la folie du sentiment pour l'esprit. Toutes les nuances de l'hypocondrie, de la mélancolie sauvage, triste, cruelle : on sent un serpent, du feu, un démon dans le ventre, etc. Vivre peut devenir un si grand malheur, que, par amour, le père arrachera la vie à sa fille chérie. C'est ici la

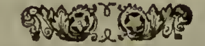
place de l'hystérie avec tous ses caprices, ses dépravations, ses langueurs, etc. (l'*imagination* de Stahl).

La folie du *système musculaire* atteint presque toujours la faculté de vouloir ; elle peut produire tous les désordres des mouvements du corps, des membres, et elle finit par dépenser les forces en en abusant, et parvient à la *démence*, qui conduit à *l'imbécillité*, et de là à la *paralysie ;* quand elle n'arrive pas brusquement, c'est la mort en plusieurs temps.

Vous avez vu l'analogie frappante du rêve et de la folie, s'il vous reste encore à rendre raison de cette veille opiniâtre des aliénés, qui dure des années entières. Rappelez-vous que la désassociation est le principe du sommeil, comme celui de la folie, et que par conséquent celle-ci peut remplacer l'autre et lui en tenir lieu en quelque sorte. En effet, la vie de ce vieillard stupide, qu'a-t-elle de si différent du sommeil ?

Cet état d'imbécillité, dernier terme où nous arrivons de tous les côtés, par la pente insensible ou rapide de la désassociation des facultés que possède l'homme, est l'état où la volonté se trouve au *minimum*. Il n'est plus de but intellectuel, affectif, moral ; la sensibilité de l'ame corporée semble n'exister pas ; le système musculaire, depuis longtemps automatique, est réduit à l'immobilité ; les organes intestinaux fonctionnent par

un reste de vie qui semble emprunté aux forces de la nature, et tout cela concourt ordinairement avec la vieillesse. Cherchez le respect antique pour cette tête chauve et déprimée, vous ne trouvez que la pitié. La charité chrétienne elle-même ne vous dit pas d'appeler mon frère ce reste de la créature.



EXPLICATION

Du Tableau synoptique ci-après.

La nature est un être en soi, qui a une ame, une vie et des forces propres qui se manifestent par des corps ou des êtres particuliers, soumis au temps et à l'espace ; il faut la considérer, dit Oken, comme un corps organisé, dont les parties seraient le développement d'un principe unique. Elle a des procédés distincts qui peuvent rationnellement servir à une classification générale des êtres.

L'esprit, être inépuisable de vie et de force, à réflexion spontanée, ou miroir qui se mire lui-même, dont la pensée est le développement, dont la loi soumet le temps et l'espace, qui ne sont au plus que les formes de son activité et non point de sa substance, ce qui fait sa supériorité sur la nature.... Il peut être divisé selon ses trois modes d'activité, qui s'étendent chacun du relatif à l'absolu.

L'homme naturel, résumé synthétique de la nature dont il s'approprie toutes les forces, tous les éléments, pour les soumettre à une activité ou force particulière qui les organise et les informe comme dans un type harmonique et géométrique, qui est :

L'ame corporée, ce principe de vie, doué d'in-

telligence, de sensibilité et de détermination, propre et fait pour mettre les deux mondes en rapport.

L'homme spirituel, résumant aussi le monde de l'esprit, en possède toutes les puissances sous le nom de facultés ; IL EST intelligence, sentiment, volonté, aspirant à vivre et le pouvant dans ce monde qui est au-delà de la nature, le temps et l'espace.

Voilà l'homme : enchâssé entre ces deux puissances, qu'il individualise dans une harmonie qui lui est propre, subissant en apparence les lois fatales de la nature, par son organisme ; mais en réalité se les appropriant pour une fin que l'ame désire et comprend, s'élève infiniment au-dessus d'elles pour les dominer par son esprit.

La théorie peut le trouver parfait à la place qu'il occupe ; mais la poésie religieuse et la pensée profonde s'accordent ici : l'homme naturel chante partout un Dieu perdu, et l'homme spirituel regrette un trône d'où il est tombé ; il n'est pas pauvre d'origine, il est dépossédé ; en effet, comment eût-il pu dire *erreur*, s'il n'avait connu la vérité ; ou *mort*, s'il n'avait joui de la vie.

On dit que Schelling aura passé sa vieillesse en LUTTE dans ce problème : est-ce Spinosa ou Platon ? Est-ce UN ou *deux*, grandeur ou misère, perfection ou chute (1) ?.... Peut-être avant que le der-

(1) Lherminier : *au-delà du Rhin*, 2e vol.

nier éclair ait lui pour le vieillard, un jeune homme aura dit humblement, par-devant l'École de Montpellier : C'EST CHUTE, MAIS RÉDEMPTION.

Le jour où la médecine a délaissé, pour le savoir orgueilleux, la science de l'expiation, elle a reproduit la chute primitive ; le médecin est déchu du rang des législateurs.

La médecine est le contre-poids de tous les orgueils scientifiques : c'est elle qui dit aux scepticismes et à l'optimisme, que la confiance ou le bonheur ici-bas ne sont pas plus stables que la force et la beauté des formes, que l'éclat ou la puissance de l'esprit. La médecine est la science de l'humilité ; elle est la science du rétablissement, comme le christianisme est la doctrine de la restitution.

Et toute science qui croit au *remède*, sera chrétienne.

A L a g.



TABLEAU SYNOPTIQUE.

MONDE DE LA NATURE.

PROCÉDÉ DYNAMIQUE MÉCANIQUE ET ASTRONOMIQUE.
MATIÈRE EN GÉNÉRAL
ET
SYSTÈME PLANÉTAIRE.

- CONCENTRATION.. — Force concentrique.
- matière ou MONADE. + COHÉSION : *corps*. — Rotation.
- EXPANSION......... — Force excentrique.

Mouv^t planétaire. — COEFICIENTS. — Lumière. Électro-magnétisme. Calorique.

PROCÉDÉ DYNAMIQUE CHIMIQUE.
CRISTAL.

TOUTES LES FORCES CI-DESSUS MODIFIÉES PAR LA FORCE CHIMIQUE : *L'AFFINITÉ.*

DYADE. Le cristal, produit de l'affinité, a un degré d'être supérieur à la matière, produit de l'expansion et de la concentration ou au corps, produit de la cohésion aveugle.

PROCÉCÉ DYNAMIQUE ORGANIQUE.
GLOBULE.

TOUTES LES FORCES CI-DESSUS MODIFIÉES PAR LA FORCE VITALE ORGANISANTE.

- VÉGÉTAUX. — TRIADE. Individualisme indéterminé, principe animique opérant avec les courbes des premiers degrés.
- ANIMAUX.. — TETRADE. Individualisme déterminé, particularisme de la nature, égoïsme parfait, ame opérant avec les courbe d'un degré supérieur.

L'HOMME.

FORCE VITALE NATURELLE.
CORPS HUMAIN (VIE ORGANIQUE DE BICHAT).

Action du système Ganglionaire, développement des organes, s'effectuant même pendant le sommeil, persistant quelques instants après la mort : forces en appareuce sans nous, mais certaioement sous la puissance de l'ame corporée. *Panharmonie de lignes (Krause).*

FORCE ANIMIQUE. *AME :*
NISUS ET TYPUS FORMATIVI.
θυμος.

Puissance organisante, principe de vie doué de facultés : sensibilité, instinct, mémoire, imagination. Vrai médiateur plastique entre le monde de la nature et celui de l'esprit, dont les facultés ne prennent leur matière que dans la nature.

FORCE SPIRITUELLE DE L'HOMME.

- INTELLIGENCE.
  - INTUITION..... { Temps. Espace. } *Nature.*
  - ENTENDEMENT. { QUANTITÉ. QUALITÉ. RELATION. MODALITÉ. } *Voir* KANT, *Critique de la raison pure.*
  - RAISON........ { Faculté des principes ou des idées transcendentales, faculté de la grande vérification ou du *verum de vero*, son idéal est *Dieu* ou *l'absolu.*
- SENTIMENT......
  - AMOUR... } *Nature, Art,*
  - CHARITÉ. } *Religion.*
  - DEVOIR ABSOLU : *la loi.*
- VOLONTÉ........
  - RAISON,
  - DEVOIR,
  - OEUVRE.

  Par-delà l'intelligence est le monde impersonnel de la raison ; là, est l'accord de toutes les individualités. Par-delà le sentiment est le mondu du devoir, il est aussi impersonnel que celui de la raison. La volonté en tire l'œuvre ; et Dieu voit que la créature peut être digne de lui.

MONDE DE L'ESPRIT.

FORCE DE LA PENSÉE
ou
INTELLIGENCE.

Plane au-dessus de la nature, ayant pour chacun de ses procédés et pour chacune de ses forces une receptivité ou idée qui les justifie. L'harmonie muette de la nature y trouve l'idée synthétique qu'elle exprime. Enfin, la raison passe au-delà des *touts* et atteint l'infini, la vérité absolue, Dieu.

FORCE AFFECTIVE
OU
SENTIMENT.

Sentiments naturels, sentiment de l'ordre harmonique des mondes, sentiment du beau ou de l'art en général, sentiment iofini de la Divinité. Le sentiment frauchit l'immensité du temps et de l'espace, et arrive à la loi absolue.

FORCE VOLITIVE
ou
VOLONTÉ.

Accepte ou rejette l'impulsion de la nature avec une liberté souveraine, puis s'élève à l'accord de la raison, laissant en bas les royaumes du relatif ; prend pour compagne le sentiment de l'absolu où elle aspire. Il n'y a plus d'obstacle, l'œuvre de l'esprit est parfaite.

QUESTIONS TIRÉES AU SORT.

SCIENCES ACCESSOIRES.

Comment prépare-t-on une eau minérale ferrugineuse ?

L'origine de l'eau contenant du fer est très ancienne ; l'eau *ferrée* au moyen d'un fer rouge que l'on y trempe, l'eau des forgerons, et celle que l'on boit après y avoir laissé séjourner un sachet de limaille de fer, indiquent que la vertu de l'eau ferrugineuse est depuis très longtemps connue.

Parmentier croit remplacer l'eau de Passy en faisant fondre :

	« Sulfate de fer.....	3 grains.
	Sulfure de soude.	2 grains.
	Sulfate de soude.	12 grains.
Dans	Eau commune...	2 livres. »

AUTRE.

Sulfate de fer vert...	15 centig.
Eau aérée..........	1 kilog.

ANATOMIE ET PHYSIOLOGIE.

Le tissu cellulaire et le tissu adipeux sont-ils deux parties bien distinctes? Leur structure est-elle différente ?

Le tissu cellulaire, dans la classification de Bichat, comprenait le tissu adipeux; cette autorité domina longtemps celle de Malpighi, etc., et le tissu adipeux ne fut établi d'une manière durable que par Hunter; enfin, M. Raspail l'a défini un résultat de l'union des vésicules qu'il a décrites. On voit, dit-il, une grande vésicule qui en enveloppe de plus petites, jusqu'à la dernière, qui ne contient que des granules adipeux dont les parois sont si microscopiques, que l'œil en prendrait l'aggrégat pour une seule vésicule.

Le tissu adipeux a pour usage de sécréter la graisse et de l'empêcher de se mêler à la sérosité du tissu cellulaire.

Voilà dans leur travail un caractère distinctif entre les deux tissus, comme entre leurs produits respectifs.

D'autre part, M. Raspail a découvert que toutes les vésicules sont attachées entre elles par un pédoncule qu'il a appelé *hile*. Voilà le second caractère remarquable qui distingue le tissu adipeux du tissu cellulaire.

SCIENCES CHIRURGICALES.

Quels sont les caractères et le traitement de la cataracte congénitale ?

La cataracte peut être molle ou laiteuse ; alors il faut opérer en déchirant la capsule cristalline , pour y faire pénétrer l'humeur aqueuse qui opérera la dissolution ou l'absorption de la matière opaque ; plus l'enfant est jeune , plus cette pratique doit être observée. Dès l'âge de deux ans , l'inflammation est moins à craindre. Saunders dilate la pupille , et avec une aiguille aplatie , pénètre , à travers le bord de la cornée , jusqu'à la capsule , qu'il brise et détruit ; car la plupart du temps , elle est opaque à cet âge. Il faut tenir la pupille dilatée avec la belladonne , jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'inflammation.

En général , et quant au choix du procédé opératoire , on recommande celui qu'on sait le mieux. Scarpa peut proclamer l'abaissement ; Wenzel , préconiser l'extraction. Toutefois , on s'accorde à dire que l'inflammation est moins grave après l'extraction qu'après l'abaissement. M. Roux a évalué en chiffres les résultats de la comparaison des deux procédés , et la préférence est due à l'extraction.

═

SCIENCES MÉDICALES.

Quels sont les caractères anatomiques de la meningite aiguë simple et de la meningite tuberculeuse ?

1° La meningite aiguë simple est l'inflammation de l'arachnoïde et de la pie-mère. Quand elle attaque la première de ces membranes, on la trouve sèche ou couverte de matière visqueuse, de pus ou de pseudo-membranes ; quand c'est la pie-mère, comme dans l'épidémie de Versailles, l'arachnoïde ne porte guère de traces morbides ; mais la pie-mère devient épaisse, terne, opaque, échymosée, et présente souvent un amas de pus à la base du crâne, surtout à l'endroit du chiasma des nerfs optiques, les ventricules peuvent être pleins de pus flegmoneux.

2° Pour la meningite tuberculeuse, l'arachnoïde est ordinairement lisse ; mais la pie-mère, foyer de l'inflammation, est gorgée de sang et présente, sur toute son étendue, des granulations comme des grains de millet, accompagnant le trajet des vaisseaux qui s'étendent sur cette membrane à la base du crâne.